Comment aimer la vie quand on a connu le handicap, le rejet, la honte, la faim, la soif, les camps de concentration, la solitude, l'horreur ?

Témoignage d'Elisabeth Lamaignère.



« Chienne de vie, Je t'aime d'un amour fou ! »

L'histoire d'Elisabeth Goupille-Lamaignère
Documents rassemblés et commentés
par Catherine Avdjian Gotte

Editions de la Re-Naissance

Ce livre est dédié aux orphelins de Roumanie. Le souhait d'Elisabeth comme le mien, est qu'ils puissent, eux aussi, aimer cette «chienne de vie » d'un grand amour fou.

Cathy, St Cyr sur Loire, le 21 août 2006

ISBN : 2-9507488-7-2
EAN : 9782950748874
Imprimé en Roumanie par nos soins
Quatrième trimestre 2006
© 2006
Couvertures : Grâce Gotte Pârvu
Photos : Laetitia Gotte Dragan

INTRODUCTION

Elisabeth, un petit bout de femme… que le hasard (On dit que le hasard, c'est Dieu quand il se promène incognito !) a mis sur notre chemin. Elle habite St Cyr sur Loire, en Touraine. Elle a ravi mon cœur. Cette mamie, qui a toujours peur de déranger, qui met les petits plats dans les grands pour recevoir… un pasteur et sa femme. Elle en perdait la respiration, tant son émotion était grande. Elle qui ne se sent jamais digne….

Depuis son retour de Ravensbrück où elle a fait une rencontre très particulière avec une femme de pasteur, Mme Boegner (dont le mari fut Président de la Fédération Protestante de France), elle a découvert la Bible qui est devenu son livre de chevet. Elle l'a étudiée, seule, avec les notes explicatives du *Lecteur Biblique*. Elle a entretenu une certaine correspondance avec M. André Adoul, alors agent de la Ligue pour la Lecture de la Bible. Et puis, une relation intime et personnelle avec Dieu.

Un jour, en lisant son quotidien (*La Nouvelle République*), elle s'intéresse à un article présentant une Eglise protestante et son pasteur. Elle se lance et demande une visite. Jean-François (mon mari) revient de cette rencontre enthousiaste. Il m'invite à l'accompagner lors de sa prochaine visite. Et c'est à mon tour d'être émerveillée. Quand Jean-François prie pour clôturer l'entretien, elle le regarde de ses grands yeux pétillants d'admiration : « Alors vous, vous y croyez vraiment ! » Elle était sidérée devant tant de foi ! Il existait donc des gens qui croyaient en Dieu sans faux-semblant sur cette terre de France !

Constatant la mine fatiguée de mon époux qui, en plus de son ministère pastoral, doit se lever tôt pour faire le ménage dans un super marché, elle lui donne des ampoules de gelée royale, « à prendre le matin à jeun, sans interruption (surtout ne pas en donner aux enfants !) ». Quelle gentillesse ! C'est vrai que ses ampoules ont requinqué mon homme !

J'ai découvert, une femme généreuse qui a, pour modèle, St Martin de Tours : n'a-t-il pas partagé son manteau avec un mendiant ? Et ma grand-mère de suivre cet exemple en donnant à toutes sortes d'œuvres humanitaires le « tiers de sa portion » !

C'est une personne sensible, toujours prête à écouter les soucis de la factrice, de la femme de ménage… Une personne, qui certes, s'est fait plus d'une fois abusée, mais qui, pourtant, continue **à donner, à aimer, à se soucier de l'autre.**

Cette femme ressemble à celle dont parle la Bible dans Proverbes 31 :
« Heureux celui qui trouve une femme vaillante, elle a bien plus de prix que les perles précieuses, Son mari a confiance en elle… Elle ouvre largement la main à l'indigent et tend les bras au pauvre… La grâce est décevante et la beauté fugace : La femme qui révère l'Eternel est digne de louanges… **Qu'on dise ses louanges aux portes de la ville pour tout ce qu'elle fait** ! »

Voilà pourquoi, j'ai voulu raconter son histoire. Par humilité, elle n'y tenait pas mais elle ne voulait rien me refuser… Elle me faisait confiance. La Bible dit qu'elle est belle la vie de ceux qui sont fidèles à Dieu ! Alors que de nos jours, les vraies valeurs s'effritent inlassablement, alors que la culture de la mort envahit notre société occidentale, cette femme est un Hymne à la Vie, un Hymne au Créateur et Sauveur, un exemple d'une française bien de chez nous qui a été honorée par « la médaille des Justes » mais avant tout une femme qui a été faite « juste » par le sang de Jésus.

Chère Madame,

C'est vraiment très étrange et, comme mon père me l'a appris, il arrive, qu'il nous semble voir la main de Dieu nous guider, dans l'inconnu d'un avenir qui ne nous appartient pas – encore -. Hier, je m'étais étonnée de votre intérêt pour « mon vécu ». A plusieurs reprises, la demande m'en a été faite…. J'avais toujours pensé : « C'est ma vie, depuis ma naissance, j'ai vécu d'épreuves et de difficultés, oui, c'est ainsi ; c'est ma vie, je mourrai, et enfin ce

*sera fini. » Mais ce jour, ce matin, en lisant un passage indiqué dans mon petit livret « Méditations Bibliques septembre 2000 », j'ai lu : 1 Cor. 1 :26-31 ; Matth. 25 :14-30 (et Ps. 32).**

Et il m'a semblé que c'était l'indication de répondre positivement à votre offre, si inattendue d'écrire ma vie. A votre demande, je dis oui, j'accepte donc. Je participerai avec la plus grande franchise. Et je vous en remercie par avance. Je dois cependant vous signaler que le cardiologue n'est pas rassurant à mon égard… A vous de voir vos possibilités, auxquelles je ferai en sorte de me conformer – avec le plaisir sincère de vous revoir et peut-être « le bienfait » de parler… Oui, je vous raconterai bientôt 82 années…

Elisabeth

* « Considérez donc votre situation, frères : qui êtes-vous, vous que Dieu a appelés à lui ? On ne trouve parmi vous que peu de sages selon les critères humains, peu de personnalités influentes, peu de membres de la haute société. Non ! Dieu a choisi ce que le monde considère comme une folie pour confondre 'les sages', et il a choisi ce qui est faible pour couvrir de honte les puissants… Si quelqu'un veut éprouver de la fierté, qu'il place sa fierté dans le Seigneur. »
« … Tu t'es montré fidèle en peu de choses. C'est pourquoi je t'en confierai de plus importantes... »
«Heureux l'homme dont la faute est effacée et le péché pardonné… Que tout homme pieux te prie au temps opportun… Tu es un abri pour moi, tu me gardes du danger… Les hommes qui ont mis leur confiance en l'Eternel sont comblés par son amour… »

J'aurais aimé inclure ici une photo d'Elisabeth mais elle ne l'a pas souhaité.

AVANT PROPOS

Ce fut une immense aventure que de mettre en place ce livre. J'ai écouté Elisabeth, j'ai lu les documents qui avaient déjà été mis par écrit sur sa vie sans avoir été publiés, je me suis immergée dans cette période de la guerre : J'ai vu de très bons films comme *Effroyables Jardins* , *Joyeux Noël* … J'ai relu et découvert des livres comme le *Journal d'Anne Franck* et ceux cités dans la bibliographie…Je voulais cet ouvrage, témoignage mais aussi livre de réflexions. Outre la valeur historique et sociologique de cette histoire, j'ai désiré qu'elle ouvre des pistes de réflexions sur les sujets profonds qu'il aborde : le handicap, la désobéissance civile, la famille, l'adoption, le pardon, la volonté de Dieu, le partage, la relation avec Dieu… Et plus que de la réflexion, j'ai désiré qu'il engendre l'action. Chacun peut discerner dans sa propre vie comment traduire en action les remises en question…

Cependant, j'ai voulu aussi que ce livre soit dépouillé de tout enjeu financier pour qu'il puisse garder toute sa pureté d'intention. C'est donc l'Association S'Père qui le publie et qui reversera la totalité des bénéfices pour la famille Parvu qui œuvre parmi les orphelins ados de Bucarest (Roumanie). Dans l'annexe, plus de détails vous seront donnés.

Enfin, j'aimerais simplement vous dire que tout ce qui a été raconté l'a été sur la base de souvenirs d'une dame âgée. Il est donc possible, qu'il y ait parfois quelques imprécisions ou confusion dans l'enchaînement des événements. Ceci dit, je ne pense pas que cela affectera la valeur profonde de ce témoignage.

ORIGINES

Mon grand-père maternel serait un fils adultérin du fameux écrivain russe Tourgueniev ! Il était peintre et ma grand-mère était miniaturiste à la cour du Tsar Nicolas II. Profitant de l'alliance franco-russe, ils émigrèrent en France, après le crac qui suivit l'assassinat du Tsar. Ma grand-mère ne prononçait jamais le nom de « Nicolas », cela aurait manqué de respect. Elle disait simplement « notre Tsar ». J'ai eu entre les mains le fameux coffre contenant les lettres d'amour de Tourgueniev et les bijoux de mon arrière-grand-mère. Après la guerre, les Russes voulaient récupérer ces lettres mais ma mère disait : « Je ne rendrai jamais cette correspondance aux Bolcheviks ! » Mais un jour, mes parents ont reçu un émissaire russe qui les a invités à voyager en Russie pendant plusieurs mois tout frais payés en contrepartie de la fameuse correspondance. Ils ont accepté l'offre mais n'ont reçu aucun argent, ceci par principe, pour préserver l'honneur de la famille.

*Mes grands-parents maternels faisaient partie du monde des artistes. L'hiver à Paris, Boulevard Lannes ou Ranelagh, l'été à Baden-Baden et à La Haye-Descartes, où à cette époque (1919) vivaient des artistes peintres, un Romancier (**René** Boylesve), un poète musicien chanteur (**René** de Buxeuil)... Il ne faut pas oublier qu'à La Haye (ou dans les environs) naquit le célèbre philosophe, **René** Descartes… C'est pourquoi, on parle de ce lieu comme la ville aux trois « René » !*

Mais les habitants de cette « ville-villageoise » ne savaient plus guère qui était Descartes, par contre, ils racontaient encore le passage du Roi et les frais engagés par la commune pour préparer des chambres à toute sa coure… Cette petite société arrivait aux beaux jours de l'été pour repartir aux premières pluies d'automne…

Une certaine famille de Rouvray organisait de nombreuses réceptions, en sa propriété de la Borbotinière, pour des thés, des soirées de musique ou de littérature… En l'été 1920, ma mère et ses amies devaient donc s'amuser, rêver et parler de l'arrivée de ce

jeune vétérinaire (qui deviendra mon père quelques années plus tard).



Mon père, André goupille, est issu d'une famille normande qui avait 14 garçons. Le dernier enfant fut une fille appelée « Désirée ». Il a été très jeune mis en pension à Tours puis il a fréquenté l'Ecole Vétérinaire de Maisons-Alfort où il en sortit Major de sa promotion. Pendant la guerre de 14-18, il a été officier vétérinaire aux Spakis. Il était bel homme et faisait l'admiration de toutes les jeunes filles. Jeanne Ballue qui venait en vacances chez ses grands-parents, à la campagne avait très vite repéré ce beau et séduisant vétérinaire que toutes ses amies convoitaient. Elle fit le pari que ce serait elle qui le séduirait! Je fus quand même choquée d'apprendre que ma mère avait épousé mon père pour de telles motivations.

Le jour, mon père est sur les routes. De ferme en ferme, d'étable en écurie… Il veille à la santé des troupeaux et parfois des gens... A n'en pas douter, un grand humaniste qui va tisser sa renommée, jour après jour, pendant quarante ans.

NAISSANCE ET SOUVENIRS D'ENFANCE D'ELISABETH

Je suis venue au monde le 5 mars 1924 avec un bec de lièvre. Le docteur avait proposé de me supprimer. Mais mon père a refusé et m'a déclarée à la mairie. C'est lui qui m'a donné mon nom. J'étais « la fille de mon père » ! J'éprouve pour celui-ci un énorme respect et beaucoup d'amour.

Vu mon handicap très vite, il faut m'ignorer, me diminuer, m'éloigner des amis condescendants, des voisins trop curieux. J'irai donc gémir chez sa grand-mère paternelle, à vingt kilomètres de là. Dans le tréfonds de ma mémoire, je crois percevoir, encore enveloppée dans une couverture, les cahots de la carriole qui m'emmènent à vive allure… Je vais surtout trouver chez mes grands-parents paternels l'affection et l'humanité si rare sous le toit parental. Quatre-vingts ans plus tard, c'est encore avec émotion que j'en parle.

« Dans ce monde qui ne pense qu'à l'argent, qui n'aspire qu'à l'argent, nous redonnons de la valeur aux choses réellement importantes : l'affection, l'amour, un baiser, une accolade, un regard… Nous démontrons que c'est de cela que nous manquons. Et que ce manque nous tue à petit feu. Nous n'en pouvons plus de vivre repliés sur nous-mêmes, si froids que nous oublions que nous sommes des êtres humains, capables de prodiguer de l'affection, de l'amour. » (*Les oubliés de Bogota*)

Avoir un bec de lièvre signifie ne pas avoir de palais. Cette malformation est très rare. Ma mère se désolait de mon handicap. Pourtant, qui sait ce qui se serait passé si elle n'avait pas bu pendant sa grossesse ?

Vous vous rendez compte ! Aller à l'école avec une tête pareille ! Charité est un mot qui s'écrit beaucoup mais qui ne se pratique pas trop ! J'ai eu 5 opérations... Je peux maintenant parler convenablement. J'ai un appareil que j'enlève la nuit.

Ma mère s'absente. Souvent le programme de son existence est une partition à trois temps. Un premier temps, très long, parfois jusqu'à midi, pour la grasse matinée… Elle dort, se prélasse. Pourquoi s'agiter ? La cuisinière est au piano (fourneau)…. La bonne élève les marmots. Le deuxième temps est plus tonique. Pendant que mes frères et moi-même restons à la maison et jouons inlassablement dans le jardin, Madame égrène ses après-midi chez ses amies. Entre deux tasses de thé, nos bourgeoises de province tissent les réputations, échafaudent des liaisons, ragotent des uns, encensent des autres. Sans oublier de vanter leurs nouvelles toilettes…. L'ultime temps de la mesure est pour le week-end... Avec leurs amis de la bonne société locale…

C'est le vide total d'affection dont j'ai le plus souffert. Un gouffre dans ma vie. La bonne est ma seconde mère… Mon enfance se résume à une litanie de châtiments maternels en tous genres, de vexations aussi gratuites qu'injustifiées. D'abord les gifles…Tous les prétextes sont bons… Quand les gifles se raréfient, c'est au tour de la table de prendre le relais. La table de cuisine sous laquelle je dois passer de longs moments à genoux, à purger ma peine, à me taire et écouter, à me faire oublier… Et si la table ne suffit pas, c'est le « cachot » tant redouté. Minuscule réduit noir et poussiéreux sous l'escalier… De temps à autre, j'échappe à la sentence. Comme cette fois où ma mère veut m'obliger à terminer une assiette d'épinards où surnage un insouciant ver de terre… La couturière me sauve la mise en faisant disparaître subrepticement l'assiette aux yeux de la tortionnaire, laissant croire que j'ai tout avalé… Aux châtiments corporels s'ajoutent les vexations publiques. Les insupportables qualificatifs dont m'affuble ma mère, aux rares moments où elle m'accompagne. Sa fille est folle, débile… J'écoute, j'encaisse… pour la vie. Comme si mon bec de lièvre, ma disgrâce physique n'étaient que les reflets externes de troubles mentaux indiscutables… Pas une seule fois, je ne me souviens d'avoir été embrassée par ma mère. Ni m'être assise sur ses genoux. Jamais d'histoires pour m'endormir, jamais de comptines… Heureusement, chaque jour, je vis de longs intermèdes. Deux terrains de jeux. L'un à l'intérieur, l'immense cuisine avec son imposante cheminée, sa cuisinière monumentale et son évier en grès. Un grand placard aussi, pour les bocaux de

confiture et les torchons. Suffisamment vaste pour y jouer à cache-cache. L'autre, à l'extérieur. Au fond du jardin. En évitant le potager pour épargner les salades. C'est là que je joue avec mes frères, entre les arbres, près de la citerne qui récupère l'eau des gouttières…

Une fois par semaine, tous les enfants ont droit à la grande toilette. Même dans une famille bourgeoise, c'est encore la préhistoire de l'hygiène corporelle… Six jours pour une toilette de chat et un pour le grand lavage. Une grande vasque ronde, qu'on appelle un tube, remplie d'eau chaude nous accueille. Tous ensemble, nus comme des vers. Armé de son gant de crin et d'un savon de Marseille, la bonne frotte, récure les épidermes pour une semaine. Eté comme hiver. L'hiver, l'eau est chauffée dans un chaudron, l'été, la besogne est confiée au soleil... Le bain se joue alors en extérieur.

L'été, notre père, nous emmène à la rivière pour d'intenses moments ludiques et aquatiques. Les quatre bambins pataugent, sautent et jouent dans le courant. Papa sort la monnaie de sa poche et lance une à une les pièces dans l'eau. Les enfants plongent. Qui ramène le sou le garde et obtient le droit de le convertir sans tarder en zans ou en caramel dans l'une des épiceries du bourg ! Conséquence attendue de la volonté éducative du père : très vite, tout le monde nage et est à l'aise dans l'eau. J'adore l'eau.

LE PERE D'ELISABETH

De mon enfance, je me rappelle les veillées avec les voisins à « énouler » les noix. Les hommes les cassaient et les femmes les décortiquaient. On les mettait dans une bassine en bois pour faire de l'huile. Chacun apportait son verre. Les enfants recevaient du lait et les adultes du vin avec un morceau de galette. Il faisait nuit quand on rentrait à la maison. Pour les enfants, ces veillées, c'était pure merveille ! Tout cela s'est arrêté avec la guerre.

Bientôt les premières années d'école viendront perturber le déroulement immuable des jours. Pas la Communale, celle des

pauvres, mais l'école privée des lieux. Jusqu'à neuf ans. Trois ans sans doute…

J'ai toujours occupé la dernière place, du dernier banc. Dans le silence de la classe, tout juste rompu par le bruit de la règle accompagnant la voix de crécelle de la maîtresse, j'écoutais, j'écoutais passionnément. J'avais le grand avantage de n'être jamais interrogée, une idiote, cela se laisse au fond de la salle, on la charge de remettre du bois dans le poêle et de rapprocher toutes les gamelles pour qu'elles soient bien chaudes à midi ! Ca, c'est le travail réservé aux laiderons…Ils savent bien faire ça au moins ! (sic) Cela est sans importance. Je n'aurais pas voulu manquer l'école parce que j'adorais apprendre, j'adorais l'histoire, la géographie… Par contre, la science des mathématiques n'a pas réussi à pousser dans mon trop mal formé cerveau. Je m'en passe très bien. Car j'aime par-dessus tout donner, donner le meilleur de ce que je peux, donner de bon cœur sans calcul mental !

LES SIMPLES

J'ai une oreille très fine comme peuvent l'avoir tous ceux que l'on rejette en pensant : bah ! Leur laideur en fait un ou une imbécile. Les imbéciles, les simples, comme je l'ai entendu dire souvent, inutile de s'en méfier ! ***Mais les simples, les idiotes de naissance, ils ont un cœur, une sensibilité d'écorché vif – justement.*** *J'ai cessé de souffrir du mépris mais j'ai toujours souffert d'un manque de « partage » d'idées, de goût, d'amour. Les simples, ils sont « à part », alors que ce n'est pas vrai, on a des oreilles pour entendre, un cœur qui bat, des yeux qui peuvent se remplir de larmes la nuit, la nuit, la nuit. Souvent, je dis ou je pense « j'ai peur »… « j'ai peur » veut dire « je crains », « je suis angoissée ». Je vais entendre ma mère crier, je vais la voir s'arrêter de parler lorsque j'entre dans la pièce… même pour seulement lui apporter le thé qu'elle va prendre avec ses amies. J'ai peur, j'ai honte, j'ai honte de moi et rien ni personne ne me consolera.*

OPERATION A PARIS

Un premier intermède... Question date, je ne sais plus… j'avais quatre pas ? Cinq ? Ou peut-être six… Mes grands-parents maternels habitent les grands boulevards. Ceux du XVIème, près de Ranelagh. Un de leurs amis, Procureur de la République, connaît un chirurgien capable d'effectuer un début de chirurgie réparatrice. Premier voyage. Premier séjour en hôpital pour quelques coups de scalpel. C'est la première étape d'une série de cinq interventions. Dont trois avant 1940, avant la Guerre. Il faut avoir vu la photo quand j'étais bébé pour mesurer l'ampleur de la tâche… et les risques encourus. Il faudra également reconnaître, bien plus tard, l'étendue de la métamorphose et le talent d'un chirurgien qui ne disposait pas des techniques opératoires de ce début de XXIème siècle. Pour l'heure, avant de réparer, il faut créer, appareiller. Car, les gènes, si l'on peut dire, ont bâclé leur travail. Côté gauche, la boîte crânienne est déplacée et mon palais présente un aspect d'inachevé. Je me souviens que je sentais battre mes veines sous mes cheveux. Un peu comme si la circulation sanguine était à ciel ouvert. En dépit des prouesses chirurgicales, seules les parties internes, donc invisibles, sont restaurées. L'horrible bec-de-lièvre, imperturbable, déchire toujours mon visage… Une seule rubrique dans le dossier mémoire. Les semaines de convalescence que je passe, à Paris, chez ma tante paternelle. Petite fille provinciale, je découvre la foule des boulevards, les gens pressés. Je me rappelle les trajets dans le métro et des après-midi dans les jardins du Trocadéro. La tendresse de ma tante gomme en partie les douleurs de la chair. Cela ressemble à une longue récréation, loin des miens, loin des gifles et de l'indifférence.

PENSIONNAT

Ma mère m'a mise chez les bonnes sœurs. Elle voulait se débarrasser de moi. Elle sortait beaucoup. Elle avait sa propre voiture. Je ne rentrais à la maison ni pour Noël ni pour Pâques, seulement pour les trois semaines des vacances d'été. Les enfants allaient faire, soit les vendanges, soit la moisson du blé. Moi, ma

mère m'envoyait faire un apprentissage chez une repasseuse qui était une peste. Elle donnait de la limonade à tous sauf à moi.

Quand la guerre a commencé, je rentrais à la maison le week-end, une fois sur deux. C'est à ce moment-là, que malgré moi, je suis devenue un instrument de la Résistance.

Chez les bonnes sœurs, j'en ai bavé ! On ne devait pas dire « orphelinat » mais « pensionnat de demoiselles » ! Il se trouvait près de Saumur. On devait se lever à 5h30 le matin. On cassait l'eau de nos cuvettes pour pouvoir faire notre toilette tant il faisait froid ! On trouvait ça drôle ! A 6h, c'était la messe…

RESISTANCE

Comme mon père avait quatre enfants à élever, il n'a pas été mobilisé lors de la Seconde Guerre, si ce n'est qu'une huitaine de jours. Le début de la guerre nous avait trouvés à l'abri, en dehors de la bagarre. Mes frères n'avaient pas l'âge de partir et il ne vint à l'idée de personne que la guerre viendrait un an plus tard nous chercher chez nous et nous imposer la bataille en établissant la Ligne de Démarcation près de La Haye Descartes, à quelques centaines de mètres de notre maison. Cette Ligne de Démarcation fut un véritable front avec de loin en loin des barbelés, poteaux, postes de douane. Des douaniers, des chiens policiers patrouillaient inlassablement, jour et nuit, sous le soleil ou sous la pluie avec l'air convaincu de l'importance de leur activité…

A cette époque, quand je sortais du pensionnat pour rentrer chez moi, quelqu'un m'attendait à l'extérieur et me remettait une boîte de violon en me disant qu'il y avait un paquet pour mon père et que je ne devais pas l'ouvrir. Je servais à mon insu d'intermédiaire. Avec mes 14 ans, mon visage défiguré, mon sac à dos de classe, mon uniforme de pension bleu marine, je n'ai jamais eu d'ennui.



Puis la guerre m'a renvoyée chez moi. Toute la famille a été impliquée activement dans la Résistance Mon père avait une grande confiance en moi. Je passais donc les cas les plus dangereux : il s'agissait des femmes et des enfants juifs ainsi que des agents, et ce, pendant les nuits. C'était les cas les plus dangereux parce qu'avec les enfants, on peut s'attendre à tout : ça pleure, ça pigne…

On transportait des documents importants, comme les plans du port de Brest. Ces documents étaient ensuite envoyés en Angleterre. Il y avait des messages codés comme « Francis est un garçon. Il amènera des chrysanthèmes à la Toussaint. » Ces messages indiquaient les terrains désignés pour l'atterrissage des avions en liaison avec l'Angleterre, les terrains où l'on devait cacher des armes… On nous envoyait des médicaments pour nous aider à dormir, des bonbons pour tenir éveillés les enfants ou de quoi s'ôter la vie au cas où nous serions arrêtés et tentés de dénoncer.

A toute heure, quiconque pouvait sonner, certain de trouver de l'aide. Les « clients » arrivaient de partout, d'Allemagne – prisonniers évadés, de Hollande ou de Belgique – partisans voulant rejoindre l'Angleterre par l'Espagne, et même de France - tous ceux qui étaient traqués, résistants, Juifs ou tout simplement ceux qui refusaient de vivre sous la botte allemande. Nous avons vu passer

des ex-députés, des chirurgiens et des docteurs, des Juifs, des curés, des communistes, des jeunes qui voulaient servir à tout prix, et puis des aviateurs alliés, des agents des services secrets. Certains arrivaient accompagnés. Le plus souvent, ils venaient seuls avec ou sans mot de recommandation, parfois avec une phrase convenue – un mot de passe. Les uns arrivaient directement, les autres hésitaient, demandaient leur chemin à chaque instant au risque de nous compromettre ; c'est pourquoi nous allions de temps en temps à l'arrivée des cars pour repérer ou diriger ceux à qui on trouvait la tête de « quelqu'un de pas tranquille ». Ils sonnaient, et l'air à la fois embarrassé et méfiant, demandaient à parler à M. ou Mme Goupille.
- C'est pourquoi Monsieur ?
- C'est personnel.
Nous avions compris. (Imperméable, petite valise, pas communicatif) Nous l'introduisions. Et le questionnement reprenait avec papa ou maman.
- Qu'est ce que c'est Monsieur ?
- Monsieur Goupille sans doute ? Monsieur j'ai entendu parler de vous par un ami qui… un ami à qui vous avez rendu service… enfin, c'est-à-dire… et puis voilà… Je veux rejoindre de Gaulle parce que… Et à ce moment, comme un noyé qui risque le tout pour le tout afin de sauver sa peau, le « client » raconte la raison : X l'a fait fuir et l'oblige à demander de l'aide.

A partir de cet instant nous lui étions tout dévoués et souhaitions tous être son « passeur ». Bien que tous les passages ne furent pas faciles. La route était longue, le cœur battait très fort ; nous n'avions plus qu'une idée, un but : réussir, sauver celui qui se confiait à nous et nous sauver nous-mêmes, bien sûr !

Pour déjouer la surveillance allemande, nous empruntions des chemins différents. Mais le chemin que nous prenions le plus souvent était un chemin qui conduisait dans les fermes soit directement, soit dans les bois. Nous faisions à cet effet un peu de mise en scène et je ne sais pas si les Allemands se sont rendus compte que plusieurs fois par jour, nous allions chercher du lait, accompagnés par des frères, des cousins, voire même des fiancés d'allure bien singulière.

Je me souviens de ce garçon auquel nous avions fait enfiler un bleu de travail et qui tenait comme cierge la pelle que nous lui avions mise dans les mains et encore de ce curé que nous avions coiffé d'une casquette pour lui donner un air plus dégourdi !

Il y avait aussi les passages de lettres, papiers, documents, valises. Au début, mon père les cachait dans sa voiture dans des boîtes de médicaments. Cela marcha très bien ainsi jusqu'à sa première arrestation en janvier 1942. Il fallut alors trouver un autre moyen et nous les avons passés soit sur nous, soit dans une voiture d'enfant. Cette dernière solution se révéla parfaite. Nous retirions les coussins de la voiture et nous les remplacions par la valise à passer, et au-dessus, nous couchions le bébé. Au retour, nous comblions le vide par des choux ou de la paille suivant la saison.

Un jour, au bas de la côte qui conduisait vers la « liberté », je fus abordée par un douanier allemand, fort galant, qui insista pour m'aider à pousser la voiture. Je n'ai jamais trouvé si longs les trois kilomètres de chemin que nous avions à parcourir ; je craignais à chaque instant de le voir fouiller la voiture comme ils avaient l'habitude de le faire pour tout ce qui leur paraissait suspect. Pourtant, tout se termina très bien, puisqu'en arrivant à la ferme, le fermier qui connaissait cette manœuvre, me voyant arriver flanquée d'un «Bosch », invita aussitôt celui-ci à venir trinquer, afin de me permettre de me débarrasser des encombrants colis que, sans le savoir, l'Allemand avait complaisamment aidé à monter jusqu'à la liberté ! En 1943, la Ligne fut supprimée et nous aurions pu nous arrêter, si ce n'est que pris par l'habitude, cela nous était presque impossible. Ce fut l'époque des aviateurs anglais et américains cachés à la maison, de la première arrestation manquée de maman, de son départ au Grand-Pressigny et de l'installation de mes parents à la Brémaudière, petite maison en pleine campagne.

On m'a confié la maison, les frères, le bébé adopté.
En effet, mes parents ont eu cinq enfants mais un est décédé. Alors ma mère a voulu adopter un autre enfant : Jean-Jacques. Mais, c'est moi, sa grande sœur, qui ai dû m'occuper de lui. Cela a pesé sur mes

épaules. J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'au bout. A l'âge adulte, il est devenu fou. Il a été interné dans une maison de santé dans la Creuse. Il me téléphonait tous les dimanches soirs. La seule visite qu'il avait dans l'année, c'était la mienne ! Il est décédé un jour de Noël !

Après le départ de mes parents, le curé Henri Péan de Draché (Mon père et lui aimaient se parler en grec et en latin !) nous apportait de l'argent, de la nourriture. Au début, c'était la rigolade, le chahut. On n'était pas préparé à ce qui nous attendait.

Nous sommes allés rejoindre nos parents quelques mois plus tard, car il devenait de plus en plus évident que les Allemands nous surveillaient de très près, très certainement afin de nous arrêter en flagrant délit de « fautes ».

Nous avons vécu donc là, dans une semi-clandestinité, des mois mémorables, n'entendant plus parler que de fausses cartes, de faux papiers, de plans d'armes, de réfractaires. Ce fut l'époque des parachutages, des transports d'armes, des entassements dans la maison à un tel point que l'on avait dû garnir le grenier de paille et que tous les garçons valides allaient y dormir faute de lit, et même de place, dans les deux uniques pièces du rez-de-chaussée. Il semble que mon père ait fait passer un neveu du Général de Gaulle mais il ne s'est jamais présenté en tant que tel.

Heureuse époque tout de même qui se termina tragiquement par notre arrestation le 14 février 1944.

DESOBEISSANCE CIVILE

Faire de la Résistance, que l'on en ait conscience ou pas, constitue un acte de désobéissance civile. De tout temps et en tout lieu, des gens droits ont opté pour la désobéissance civile parce qu'ils considéraient la fidélité à leur conscience, à leurs convictions plus importante que leur propre vie. Dans la Bible, nous voyons les sages-femmes désobéir à l'ordre du Pharaon et laisser la vie aux bébés hébreux (comme Moïse) ; les disciples de Jésus ont désobéi aux

autorités qui leur intimaient l'ordre de ne plus répandre l'Evangile. « Il vaut mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes », ont-ils courageusement répondu. Les premiers chrétiens martyrs l'ont été parce qu'ils ne voulaient pas fléchir le genou devant la statue de l'empereur César… De tout temps, des lois iniques ont été promulguées. Ce n'est pas la « Société » ou un gouvernement, quel qu'il soit, qui doivent nous dicter notre ligne de conduite ultimement. C'est notre conscience basée sur des lois morales qui sont en nous et qui nous sont données par Dieu. Ces lois sont ratifiées par la Parole de Dieu. C'est pourquoi on ne peut pas faire fi de notre héritage judéo-chrétien si l'on veut rester des êtres humains. Heureusement, qu'en ces temps de Résistance, il y a eu des pasteurs, des curés, des simples gens qui ont suivi la voix de leur conscience, malgré les grands risques qu'ils encouraient.

« Le procès de Maurice Papon (ancien secrétaire général de la préfecture de la Gironde), accusé de complicité de crimes contre l'humanité, soulève une question qui dépasse les seuls enjeux de mémoire : jusqu'où un fonctionnaire doit-il obéir ? Reprocher à Maurice Papon d'avoir exécuté les ordres de ses supérieurs, c'est affirmer le devoir de désobéissance du fonctionnaire … Robert Paxton l'écrit avec force : 'Il est parfois dans l'histoire d'un pays un moment cruel où, pour sauver ce qui donne son vrai sens à la nation, on ne peut pas ne pas désobéir à l'Etat…' Ceux qui ont ainsi désobéi ont-ils eu le sentiment de se rebeller contre l'autorité ? Il ne semble pas. Ils disent souvent n'avoir fait que leur devoir. Leur conduite désobéissante est une manière d'obéir à leur conscience, à un principe moral : un principe d'humanité. » (Semelin, Sélection, novembre 1997)

ARRESTATION

Un jour, notre réseau, le réseau Marie-Odile, a été démantelé. On a été dénoncé par un couple de russes que mes parents abritaient gratuitement. Mais cela leur a coûté cher car les Allemands « nettoyaient » leurs indicateurs ; ils punissaient ceux qui dénonçaient. Ils ont été arrêtés et déportés.

Cela arriva dans la nuit, comme il était d'usage chez les Allemands. Le soir, je m'étais endormie en lisant Le Réfractaire *de Balzac lorsque, vers une heure du matin, nous avons été réveillés brusquement par des cris et des coups dans les portes et les volets. Des rayons de lampes électriques dansaient au plafond. La maison était cernée de partout. La moindre résistance s'avéra immédiatement inutile. Ils pénétrèrent revolver au poing, bousculant tout et cependant méfiants : ils craignaient à chaque instant une réaction de notre part ou de quelqu'un d'autre caché dans la maison, aussi passèrent-ils rapidement les menottes à mon père et à mon frère puis après une fouille sommaire, ils nous ordonnèrent de les suivre ou plutôt de les précéder jusqu'aux voitures qui nous attendaient au bas du chemin. Là, ils firent descendre quelqu'un d'une camionnette (vraisemblablement le curé Péan arrêté depuis le dimanche précédent) et le firent monter dans une traction. Quant à nous, on nous entassa dans une camionnette où montèrent avec nous un français, Jean, et une autre sentinelle. La nuit était froide et claire. Dans le grand silence de la campagne, les autos démarrèrent. Une lumière brûlait encore à la fenêtre de la maison. Après diverses étapes dont une particulièrement longue à Sepmes où les hommes furent obligés d'aller déterrer des armes reçues lors d'un récent parachutage, nous arrivâmes vers onze heures à Tours à la prison Henri Martin. Passées les formalités d'usage, on nous conduisit à nos cellules. Bruit de clefs et de ferraille, semi-obscurité, humidité froide, je me trouvai bouclée dans la cellule n°5. Quelques heures plus tard, la gardienne entra pour me fouiller, je protestai devant le fait qu'il manquait un carreau à la fenêtre, que je n'avais qu'une couverture. Le tout me valut une belle gifle qui me donna immédiatement le ton de la maison. Les journées passèrent interminables. Sept heures et demie, le jus, midi, la soupe, six heures, la soupe ; de temps à autre, l'œil de la porte se soulevait, des pas lourds s'arrêtaient à une cellule voisine. On venait chercher quelqu'une d'entre nous pour un interrogatoire et puis de nouveau tout retombait dans le silence. Il n'était possible de communiquer qu'à la tombée de la nuit, soit par les vasistas, soit en soulevant l'œil du judas avec un objet un peu pointu, soit, en cognant dans le mur. La lettre « V » en morse était le signal d'appel. Un soir, le 28 février*

1944, je dormais tout habillée lorsque je fus réveillée brutalement. Un gardien m'aboyait aux oreilles quelque chose que je ne compris pas et me poussa dehors. Je ne réalisai pas très bien ce qui m'arrivait, je le suivis tout en courant et tout en regardant fixement une femme effondrée dans un coin du hall. La veilleuse accroissait encore l'aspect effrayant et moribond de cette loque humaine et je pensai : « Encore une malheureuse qui va mourir ! ». A ce moment là, je reconnus maman. Je hurlais et me débattais pour l'approcher, mais entraînée et frappée, je fus à nouveau enfermée au «15 » où je dus faire la grève de la faim pendant trois jours afin d'obtenir des nouvelles. Quelle nuit j'ai passée ! Les autres détenues, à mon cri, étaient venues haletantes se jeter contre les portes, se demandant ce qui arrivait. Pour moi, dans l'obscurité je m'assis sur la paillasse et j'entendis sonner toutes les heures de la nuit, passer toutes les autos, sortir et rentrer la Gestapo ; j'attendais, je voulais savoir ; je croyais qu'ils avaient tué maman et pourtant, je ne pouvais pas pleurer.

Les interrogatoires ne se faisaient pas à la prison, mais rue George Sand. Comme tant d'autres, j'attendis longtemps avant de pénétrer dans l'un des bureaux. Tout de suite, aimablement, l'Allemand qui établissait mon dossier me dit : «Si vous étiez venue nous dire ce que faisaient vos parents, nous aurions fumé une cigarette ensemble et maintenant vous seriez libre. » Qu'importait ce que j'allais leur dire ! Mon sort était fixé et le 30 mars, nous quittions la rue Henri Martin pour Romainville… »

ROMAINVILLE

Après ces six semaines de cellule, on me fit monter avec d'autres prisonnières dans un train. Ce voyage, en 3ème classe, nous parut pourtant agréable. On pouvait respirer, la rue George Sand était loin, nous nous retrouvions, entre prisonnières, nous avions tant de choses à nous dire et puis les nouvelles étaient bonnes et toujours nous espérions que le mois prochain nous serions libérées. Ce fut seulement le lendemain soir, que nous arrivâmes en gare de Pantin. Des cars nous conduisirent directement au fort de Romainville. Pour

toutes les prisonnières, Romainville fut la halte, le repos avant d'affronter la vie terrible et épuisante des camps de concentration. Romainville ! C'était une semi-liberté à l'intérieur du fort. Nous n'avions rien à faire et le temps passait assez vite à se faire des visites, à papoter, à danser même ! La nourriture était passable, beaucoup recevaient des colis, du linge. Nous étions encore un nom et pas encore un numéro ! Nous étions encore une personne, pas encore une morte en sursis ! Pas encore un squelette survivant.

De là, nous sommes parties pour Ravensbrück.

LE VOYAGE

Le 18 avril, nos gardiens nous embarquaient dans des wagons à bestiaux. Chaque wagon fut plombé. A tous les arrêts, nous chantions à pleins poumons afin de faire savoir à tous ceux qui pouvaient entendre que ce train hermétiquement clos ne renfermait ni des marchandises ni des animaux, mais des femmes que l'ennemi déportait. Cinq cent femmes – des jeunes et des vieilles, toutes sont parties avec le même espoir, revenir un jour, un jour prochain dans une France libre. Combien sont revenues ?

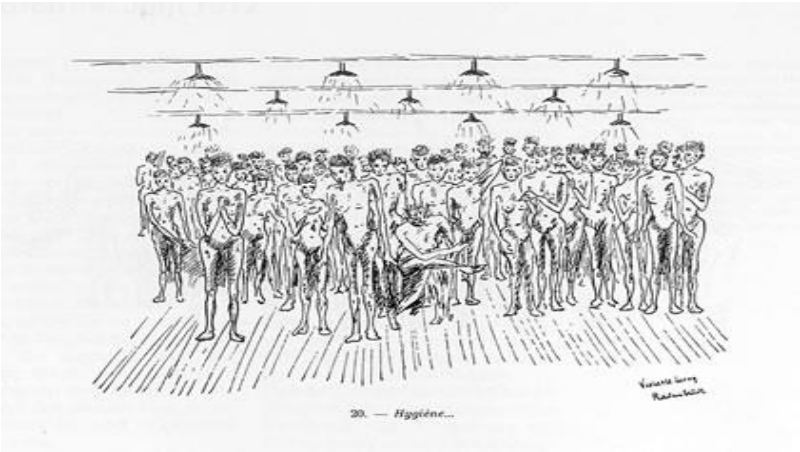
Parties le mardi, nous avons passé la frontière à Pagny sur Moselle le jeudi. La porte du wagon s'est ouverte et brutalement, une cravache à la main, un officier est monté pour nous compter comme du vulgaire bétail. Notre convoi est ensuite allé jusqu'à Stettin. Le temps qui était au beau à notre départ de France changea à un tel point que le toit de notre wagon s'arracha sous le vent.

LA QUARANTAINE AU CAMP

Fürstenberg : on nous fait descendre à grands coups de gueule, renforcés de coups de trique. On nous fait placer par cinq « zu Fünf » et la colonne s'ébranle lentement vers le camp dont, après vingt minutes de marche, nous franchissons la grande porte gardée militairement.

Ravensbrück : un camp voulu par Hitler, exécuté par Himmler qui avait choisi lui-même l'emplacement dans le Mecklembourg, proche de sa propriété, d'un petit village bien propre et d'un lac.

Quand je suis arrivée à Ravensbrück, j'avais tout juste 18 ans. Le camp s'étendait devant nous un peu en pente, ses longues avenues encadrées de blocks tous pareils, vert sombre avec leurs fenêtres aux rideaux à carreaux bleus et blancs, et devant, leurs massifs de pensées. On nous aligna et nous attendîmes. Le bruit courait que nos provisions devaient nous être retirées ! Aussi hâtivement que possible, nous avons ouvert des boîtes et fait disparaître tout ce qui restait. Nous avons attendu 48 heures debout, le cœur étreint d'angoisse, le dos déjà courbé sous les coups. Accompagné d'une Aufscherei (gardienne), et d'un énorme chien, le commandant nous passa en revue et d'une voix rude et rauque rugit un discours qui ne fut au fond qu'une longue suite de menaces. Puis, cinq par cinq, nous allâmes déposer nos bijoux, papiers et argent au bureau. Le tout fut mis dans une enveloppe scellée, que nous signâmes et qui devait nous être remise à notre libération !!!??? O ironie ! O mensonge !



Puis nous revînmes prendre nos places en attendant de passer aux douches, debout en plein vent – un vent glacial de la

Baltique – sans permission de bouger ni de s'asseoir. Enfin, ce fut notre tour, on nous dépouilla de tout, puis nous passâmes à l'épouillage. Ce fut notre première inspection complète, minutieuse au cours de laquelle notre pudeur ne fut évidemment pas épargnée. Les réactions étaient diverses, beaucoup pleuraient, d'autres étaient anéanties et n'avaient même plus la force de pleurer. Nous passâmes alors à la douche et avant même d'avoir pu nous essuyer, il nous fallait endosser le plus vite possible le linge et les vêtements du camp. Une chemise, un pantalon, une robe à raies grises et bleues, une paire de « pantines », semelles de bois avec une bride d'étoffe. Enfin, nous sortîmes en emportant notre numéro d'immatriculation et notre triangle rouge marqué du « F » qui nous servait d'indicatif (Française). J'avais le numéro 35216. Mais nous emportions aussi cette fixité horrifiée effrayante du regard que les déportés ont gardée même longtemps après leur retour !

Les triangles ou «Winkel » étaient de couleurs différentes suivant les raisons pour lesquelles les femmes ou les hommes étaient internés. Rouge signifiait Politique ; Vert : assassin ; Noir : les sans patrie, les gitans ; Rose : les prostituées ; Violet : les objecteurs de conscience. Le mien était rouge sur le bras gauche avec au centre un F, française. Pourquoi sur le bras gauche ? Parce que c'est toujours par le bras gauche que le SS, l'officier ou le gardien peut vous attraper et vous tirer hors du rang pour aller sur l'Arbeit (lieu du travail).

Une « chef » nous dirigea enfin vers notre block, le «15 » ou block de quarantaine. Nous étions à la fin avril et il faisait très froid. Un vol de corbeaux (Ravensbrück signifie « le pont aux corbeaux ») passa lentement au-dessus de nos têtes. Notre vie de bagnards allait commencer. Vie atroce que beaucoup d'entre nous n'auront pas la force de supporter.

Combien sont mortes ? Et elles furent horribles toutes ces morts là-bas. Ces yeux agrandis sur des dernières visions effroyables de la vie et les premières de l'au-delà ! Ces corps nus pas même recouverts d'une couverture ou d'un drap. Beaucoup n'ont même

pas eu la place de s'étendre pour mourir, elles ont dû mourir debout ou recroquevillées dans quelque coin.

.



En principe, pendant ce temps, nous n'avions droit à aucune communication avec le reste du camp ; des détenues plus anciennes nous apportaient de la soupe puis le café, revenaient chercher les bidons vides et les Aufscherinen, nos gardiennes, faisaient l'appel à domicile. Nous étions entassées entre 500 et 600. Aussi vivions-nous sans pouvoir nous asseoir et sans pouvoir nous déplacer sans heurter quelqu'un. Nous étions dans une perpétuelle bousculade. Nous ne pouvions aborder les lavabos ou les toilettes qu'à coups de poings. D'ailleurs, les lavabos étaient toujours inondés, et les cabinets, trop petits et trop peu nombreux pour la foule, étaient dans un état de saleté indescriptible. C'est pourtant là que se tenaient les discussions politiques et que se faisaient tous les marchés.

Je n'ai jamais vu chose plus curieuse que le trafic qui existait dans les camps. Les Allemandes, les Polonaises et les Juives nous achetaient pour quelques rations de pain ou une soupe, un foulard, un crayon ou quelque objet que nous avions pu sauver de la fouille.

Le reste de la journée se passait en conférences. Certaines, à tour de rôle, racontaient une histoire ou bien chantaient. Nous

croyions, à ce moment là, que nous pourrions garder un certain niveau de culture, de raffinement. Nous n'étions pas encore épuisées par douze heures de travaux de force ; nous avions donc le courage de parler et de penser alors que quelques semaines plus tard, nous allions nous jeter aussitôt la fin de l'appel sur les paillasses, à bout de nerf et de résistance, terrassées par la fatigue.

La quarantaine finie, nous avons été réparties dans différents blocks et nous avons mené la vie de tous les détenus.

LA VIE DE DETENUE

Maman et moi dormions ensemble sous la même couverture, tête bêche. Nous essayions de nous tenir chaud car un froid intense venait des fenêtres grandes ouvertes. Le soir, les « Stubova » (chefs de salle) les décrochaient pour empêcher que nous les refermions pendant la nuit.

La vie du camp commençait de bonne heure. A 3 heures 30, lever ! A 4 heures 10, appel numérique dans la rue du block et les rues avoisinantes. Nous devions être toutes groupées par block et rangées par dix. Cet appel, par tous les temps, durait à peu près trois heures car c'est un fait incontestable, les Allemands ne savent pas compter ! Aussi se reprenaient-ils indéfiniment car indéfiniment, ils se trompaient. Cela les énervait et ils frappaient avec ce qui leur tombait sous la main. Plus ils frappaient, plus ils s'excitaient. Leurs yeux brillaient. L'écume aux lèvres, ils ne s'arrêtaient que lorsqu'ils n'en pouvaient plus.

Nous étions gardées par des chiens loups extrêmement bien dressés. Personne ne bougeait ; personne ne parlait (nous n'avions plus rien à nous dire !). Parfois nous dormions sur place, debout. Quand on entendait une chute, c'était qu'une femme de plus avait succombé. Le chien allait la renifler et elle irait prendre le chemin du crématoire. Tout était fait pour qu'un jour, chacune d'entre nous prenne ce chemin !



Pendant ces appels interminables, nous n'avions pas le droit de taper des pieds ni d'agiter les bras pour se réchauffer ou même de relever une camarade évanouie. Il fallait attendre ! Attendre que la sirène hurle la fin de l'appel. A ce moment là, les rangs se disloquaient et chacune rejoignait sa colonne de travail et l'appel du travail ou « Arbeit Appell » commençait.

Celles qui avaient un travail fixe allaient dans un endroit déterminé de la place d'appel. Près des magasins, les tricoteuses se rassemblaient, tandis que les « Zimmerdienst », autrement dit les femmes de ménage, se groupaient près du « Revier », l'infirmerie. Toutes celles qui n'étaient pas embauchées et par conséquent disponibles, attendaient que le marchand d'esclaves du bout de sa trique fasse le choix des plus valides pour les travaux intérieurs ou extérieurs au camp.

Ces travaux ordinairement faisables par des hommes en pleine force étaient néanmoins imposés à des femmes dans un état de déficience telle que beaucoup mouraient la pelle ou la hache à la

main. Tirer le rouleau compresseur, fumer les jardins des SS avec des « excrétas » pris à pleine main… Il était interdit de se laver les mains lorsqu'on avait travaillé à la « Cheise Kolonne ».

Enfin, nous défilions par cinq devant le commandant et nous allions au travail, encadrées par des militaires, les « Posten » (sentinelles). A la fin de l'appel, celles qui n'avaient pas été «piquées » pour le travail regagnaient les blocks et faisaient la corvée de bidon et de nettoyage.

A midi, la sirène retentissait de nouveau et les ouvrières accouraient se bousculant pour la distribution de trois quarts de litre de soupe de rutabagas déshydratés ou de choux à l'eau ; le meilleur était la soupe à la betterave, le plus détestable, les soupes à l'herbe, intitulées « soupes aux épinards ». Ces soupes causaient des dysenteries redoutables. On nous la mettait dans un saladier en émail rouge avec une bordure noire (« Schlüssel ») et avec des cuillères de fortunes que nous nous étions fabriquées, nous mangions à cinq notre « repas », ceci pas sans disputes…



Le soir, les femmes épuisées par ces douze heures de travail quasi ininterrompues devaient attendre de nouveau pendant au moins une heure d'être comptées. L'équipe de jour « Tagschicht » était remplacée par une équipe de nuit « Nachtschicht ».

Nous touchions alors notre pain et nous avions droit enfin à partager, à deux ou trois, une paillasse grouillante de vermine. Nous occupions les lits que l'équipe de nuit venait de quitter et il nous fallait à tâtons courir après les couvertures qui disparaissaient à la moindre minute d'inattention. Dans ce cas, il fallait guetter une Allemande ou une Polonaise endormie et lui retirer doucement sa couverture. Cela s'appelait faire «comme ci, comme ça » ! Pourtant, avant de tomber de sommeil quasi léthargique, tout le monde s'épouillait. On voyait des torses nus efflanqués, couverts de plaies purulentes ou simplement des morsures de poux, des mains décharnées fouillaient les chevelures ou du moins ce qu'il en restait, les chemises et les robes. Avec mon amie Nina, nous avions encore la force de « jouer » au Roi Salomon et à la reine de Saba. Celle qui avait le plus de poux était la reine (car les hommes, on le sait, sont plus paresseux) et les offraient au Roi Salomon. Les autres prisonnières nous criaient dessus ; nous avions l'air de sottes…

Il n'était pas question d'état sanitaire, ni d'hygiène malgré l'apparence qu'en voulaient donner médecins et infirmières. La « Stubova » emmenait les malades en groupe au «Revier » et nous attendions des heures nues devant la porte. Enfin, le docteur SS arrivait et nous défilions deux par deux, dans une petite pièce pour l'examen des dents et de la gorge. Par contre, pour l'examen gynécologique, on nous faisait garder nos vêtements !

Quelques temps après notre arrivée, nous sommes passées au bureau politique puis à l'anthropométrie et nous avons été interrogées sur nos capacités.

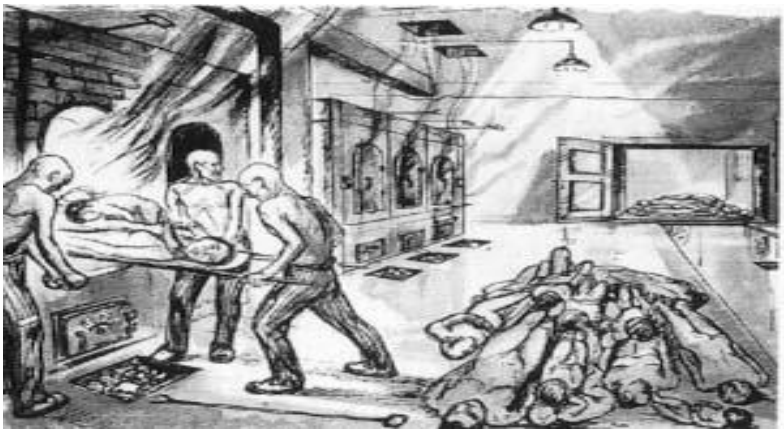
La seule chose belle au milieu de tant d'horreurs, de tant de choses tristes, c'était le ciel. Un ciel magnifique avec des tons

merveilleux, que je ne me lassai pas de regarder pendant les longues heures d'appel.

Je me rappelle que vers la fin, il y avait de plus en plus d'enfants qui venaient. Les pauvres, ils ne faisaient pas long feu ! Un jour, un enfant s'est éloigné pour cueillir une fleur dans un massif, il a été fusillé sous mes yeux. On tirait sur tout ce qui bougeait



La nuit, c'était le silence implacable. Ce qui me réveillait c'était les coups qui étaient donnés, ou la charrette qui ramassait les morts et qui grinçait. Les corps étaient jetés les uns sur les autres. Ils retombaient grotesques comme des poupées désarticulées, et la charrette repartait pour balancer la suivante. Pas de larmes que les gouttes d'eau de la pluie qui tombe… Elle prenait la direction du crématoire qui ne s'arrêtait pas de brûler. L'odeur infâme me poursuivra jusqu'au jour de ma mort.



Dessin de David Olere

Une fois, j'ai failli être noyée comme on noie une bête enragée : une nuit étoilée, mais glacée, attachée à un poteau qui aurait pu être une potence ! Mon soi-disant crime : « Votre conduite amoureuse avec une femme dévoyée ! » Dieu ! Quel mensonge mais là-bas, le mensonge était « parler courant », pas besoin de preuve lesbienne ou non, peu importe. Une accusation est à peine nécessaire, c'est pour dire plus simplement que vous êtes juste bonne à mourir, propre à rien.

Au mois de juillet, je commençais à être malade et le supplice de maman en fut accru. Je ne pouvais plus me tenir debout sans ressentir à la nuque de violentes douleurs qui me faisaient m'évanouir. Nous pouvions donc craindre d'être séparées et de disparaître sans que nul ne sache ce qui nous serait arrivé. Aussi le départ en Kommando si redouté d'habitude fut-il pour nous une chance inespérée, bien que nous partions dans l'un des plus terribles Kommandos de Ravensbrück, celui de Beendorf.

« De 1939 à 1945, cent dix-sept mille femmes de vingt-trois nationalités ont été rassemblées dans le camp de concentration de Ravensbrück conçu pour abriter dix mille détenues. Cent dix-sept mille femmes qui connaîtront l'abrutissement de l'humiliation permanente et de l'entassement, de la faim, du froid, de la torture physique, des épidémies, du travail forcé, du désespoir, ces femmes, mortes en sursis, hantées par les sélections pour la chambre de gaz ou le convoi noir réservé aux « convalescentes ». Sur cent dix-sept mille déportées, quatorze mille disparaîtront dans les fourneaux crématoires et les fosses communes des Kommandos. Ravensbrück est unique…. Travail et extermination. Immense réservoir où viennent puiser les « marchands d'esclaves » de l'industrie allemande ou les médecins en mal de cobayes. » (Bernadac, *Le camp des femmes*)

MME BOEGNER

Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour la voir. Tout est très net dans ma mémoire. Le camp à Ravensbrück était fait de baraquements parfaitement alignés. Les allées, les massifs étaient parfaitement entretenus, les fenêtres des baraquements avaient des rideaux à carreaux. Il ne fallait pas regarder à l'intérieur ! ! ! L'extérieur était impeccable, il reflétait l'ordre et la discipline si chers aux Allemands. Chaque baraquement était numéroté. Le mien, c'était le numéro 10. Dans le 21, on y avait mis les femmes condamnées à mort mais que l'on conservait car il s'agissait de personnalités qui pouvaient être susceptibles d'être échangées contre des prisonniers allemands. On appelait ça un « échange diplomatique ».

Il y avait une femme, au baraquement 21 qui m'a énormément marquée, c'est Mme Boegner, une femme de pasteur. Le dimanche, elle s'asseyait sur les marches devant son bâtiment pendant que les « Offizierinen » allemandes rejoignaient les garçons. Elle sortait un livre qu'elle avait caché toute la semaine et le lisait. Elle parlait avec douceur, gentiment. Il s'agissait de la Bible. Bien que cela soit strictement interdit – on aurait pu recevoir une sacrée briquée si on avait été prise - on en profitait pour sortir car la porte n'était pas fermée à clef. En ayant l'air de chercher quelque chose, on essayait de s'approcher le plus possible pour écouter des bribes

de cette Parole de vie. Il ne fallait surtout pas se faire remarquer en se rassemblant. On allait et on repartait…

Les risques étaient partagés : elle de lire et nous d'écouter ! Cette désobéissance aurait pu nous coûter la vie. Elle parlait haut pour que l'on saisisse une phrase ou deux. Dans ses « pantines », elle avait glissé des papiers roulés où étaient inscrits des versets bibliques, des mots de réconforts pour celles qui étaient à bout. On lui faisait savoir « une telle vient de perdre sa fille », «telle autre désespère » ou encore « celle-là perd la foi »… Toute la semaine, elle préparait ces versets en étant sensible aux besoins de chacune. Et nous, on se nourrissait de ces paroles que l'on repassait dans nos cœurs toute la semaine… Je découvrais la foi. Je n'avais jamais entendu la Parole de Dieu. On disait qu'elle était une « sainte ». On ne vit pas sans repère ; elle a été un repère.

… « Car à l'image du Maître, notre seule force est de n'en avoir aucune. » (Extrait du récit du culte célébré au Musée du Désert à Mialet le 18.09.05 par M. le Pasteur Breyne)… Je l'ai revue, elle ! … Madame Boegner… Oui c'était un dimanche à Ravensbrück. Il pleuvait une pluie froide. Ainsi le Royaume ne sera ni en fuyant hors du monde ni en pensant devoir l'établir nous-mêmes comme un droit sur le monde. Madame Boegner dans sa robe rayée grise et bleue de bagnard «condamnée » à cause de sa religion. Madame Boegner lisant la Bible assurait qu'il n'y a en effet pas de royaume sur terre pour nous ; mais que nous connaîtrions le Royaume de Dieu… ainsi les déportées qui passaient venues malgré les risques graves entendaient que, pour nous, il y aurait un Royaume, le Royaume de Dieu. Je la revois, - à peine pouvait-on entendre sa voix «de la terre » - mais nous entendions que nous aurions, nous les condamnées, un jour un ***Royaume éternel****, un véritable Royaume. J'ai vraiment reçu le message comme celles parmi nous qui passions «comme dans une grave et silencieuse procession » recueillies pour entendre Sa Parole… Je me souviens tellement, ce jour-là, il faisait froid. J'étais pieds nus, mes «pantines » m'avaient été volées… je me souviens de ce courage qui m'était revenu puisque pour nous aussi, il y aurait un Royaume, c'est*

Dieu le Maître… » (Extrait d'une lettre d'Elisabeth où elle fait part à Catherine Gotte d'un souvenir)

« Marc Boegner s'est dressé avec vigueur contre le Gouvernement de Vichy à propos de la déportation des Juifs et des prisonniers politiques en opposant la vérité de l'Evangile à la raison d'Etat… Il avait 58 ans à la déclaration de la seconde Guerre Mondiale, il était alors Président de la Fédération Protestante de France… Il a vécu la défaite de 1940 comme l'agonie de son pays en disant que ce désastre avait pour cause la faiblesse des forces morales et spirituelles de la France… Il fut un homme bon et très simplement grand. Lors de son départ pour la patrie céleste, le texte choisi fut Hébreux 13,7. *Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la Parole de DIEU, considérez quelle a été la fin de leur vie et imitez leur foi*. » (Pasteur Claudel, *Les enfants sous la lune*)



Comment ne pas être en admiration devant la vie et le courage de telles personnalités qui ont considéré qu'il valait mieux obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, qui n'ont pas fait de compromis avec leur foi, leur conviction, qui n'ont pas hésité à « perdre » leur vie pour suivre Jésus. « Celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera… » dit Jésus.

Comment ne pas être émerveillé devant la puissance de vie contenue dans la Parole de Dieu… Les mots sont trop faibles pour l'exprimer : elle a apporté de la douceur alors que tout était amertume, de l'eau alors que ces femmes avaient soif, du pain alors qu'elles vivaient avec la faim au ventre, de l'espoir dans un monde complètement fou, du réconfort alors qu'elles n'avaient plus de larmes pour pleurer… En lisant la vie de Corrie Ten Boom, une chrétienne hollandaise tenue en détention au bloc 28 avec sa sœur Betsie, j'ai découvert que des célébrations « œcuméniques » avaient lieu certains soirs. Corrie ouvrait sa Bible hollandaise mais la lisait en traduisant les versets simultanément en allemand et dans les allées, ces paroles de vie étaient retraduites en français, polonais… La Parole de Dieu ne sera jamais liée. Betsie, sur son lit de mort a supplié sa sœur de raconter et de proclamer que si la douleur au camp a été immensément profonde, l'amour de Dieu, lui, a été encore plus profond : « Ils nous croiront, car nous avons été ici ! » (Sherrill, John, *The Hiding Place*). J'ai découvert aussi un autre homme qui n'a pas hésité à aider, consoler et encourager par la Parole de Dieu, les autres détenus: il s'agit du pasteur Paul Schneider, considéré comme un martyr de la foi chrétienne. Après la prise du pouvoir par Hitler, Paul Schneider se rendit très vite compte que l'Eglise de Jésus entrerait inévitablement en conflit avec le régime nazi qui mettait en question l'autorité absolue de Dieu. Lui-même vivait sans crainte en obéissant exclusivement à Dieu. il fut transféré au camp de concentration de Buchenwald près de Weimar. Détenu n° 2491. Il refuse d'ôter son calot pour saluer le drapeau à la croix gammée, pour l'anniversaire d'Hitler en 1938, il est envoyé au cachot. Il prêche par la fenêtre de sa cellule en proclamant la Bonne Nouvelle de l'Evangile, encourage les autres détenus, et accuse les SS. Les tortures et les supplices atroces, la privation de nourriture et de sommeil, même dans une cellule sans lumière, ne l'empêchèrent pas d'être père spirituel et messager de la Parole de Dieu. Le 18 juillet 1939, il fut définitivement réduit au silence par une injection de strophantine.

BEENDORF

Après une nuit d'attente sur le « Lager Strasse » (la route) on nous fit partir par un clair matin. Nous avons marché pendant quelques temps dans les pins et cette promenade donnait une impression de liberté. Nous respirions avec délice, nous venions d'échapper aux murs électrifiés de Ravensbrück, et sans savoir pourquoi nous avions une minute de répit dans notre perpétuel effroi. Hélas, déjà nous atteignions un long convoi arrêté en pleine campagne où l'on nous entassa dans des wagons à bestiaux pour quatre jours.

Beendorf ! Le camp était situé à quelques centaines de mètres des mines de sel. C'était d'anciens bâtiments destinés à l'entreposage des munitions. Les blocks étaient en briques, tout en hauteur, avec des minuscules ouvertures, très haut placées. Au milieu, un long couloir, à droite les dortoirs, à gauche les lavabos, Revier, bureaux, magasins.

Le commandant nous reçut du haut de l'escalier par un discours ponctué de coups de cravache. On nous dirigea vers nos dortoirs respectifs. Notre impression première ne fut pas mauvaise, les gamelles étaient propres, nous en avions chacune une. La soupe chaude était servie relativement épaisse, nous avons pu nous étendre et dormir. Hélas, cela ne devait pas durer.

Je reçus le matricule 35216. Il fallut descendre à la mine et le cauchemar commença ! Après d'interminables marches dans l'obscurité des souterrains, un ascenseur nous descendait brusquement six ou huit cents mètres plus bas dans le sel. Ces longues galeries de sel étaient d'ailleurs curieuses à voir. Elles étaient de couleurs différentes, blanches, grises, vertes ou saumon en tons dégradés. Nous marchions en silence en trébuchant entre les rails des wagonnets qui servaient à transporter soit le sel, soit les munitions.

Dans les galeries supérieures se trouvaient tous les objets d'art que les Allemands avaient volés en Europe : peintures,

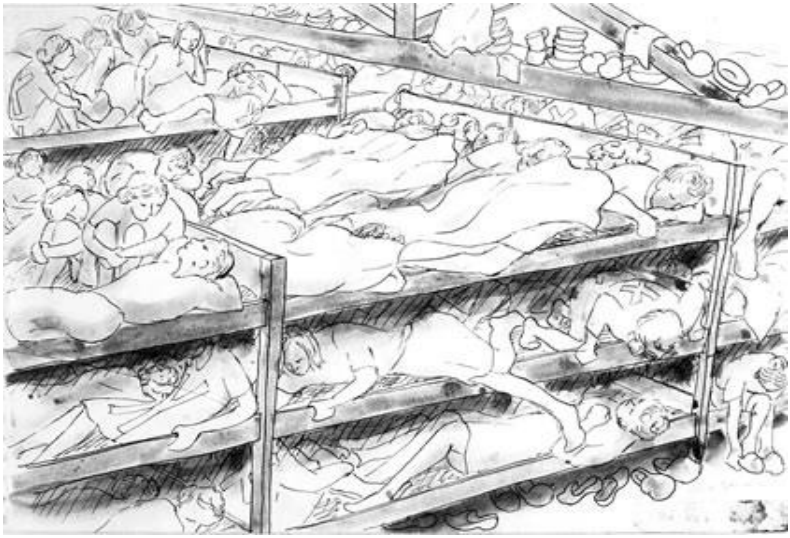
statues… Au-dessous, d'autres galeries abritaient les usines à fabriquer les pièces détachées pour l'aviation (les «V1 »). J'étais sur une machine qui fabriquait des clous. Nous souffrions de ce qu'il nous ***fallait travailler pour la guerre****, alors que pendant tant de mois nous avions tout fait pour saboter le matériel allemand. Le travail se faisait à la chaîne, et les travailleuses libres, les Polonaises, les tsiganes le rendaient fatigant au possible par le rendement qu'elles fournissaient pour se faire bien voir ou pour obtenir de menus adoucissements. Car les meilleures travailleuses touchaient des bons dits «Marks de camp », avec lesquels elles avaient le droit d'acheter du vinaigre de toilette, des porte-plume (sans encre et sans plume !), de la poudre, du rouge à lèvres.*

Nous avions froid*. L'air glacé du dehors arrivait sur nous par les bouches d'air ou par la cage de l'ascenseur. L'humidité montait du sol même. A cette époque, je n'avais plus de linge de dessous ni de chaussures. Souvent, j'ai pleuré de souffrance lorsque, après des appels qui avaient duré plusieurs heures, mes pieds recommençaient à se réchauffer un peu. J'avais froid ! J'ai souffert du froid la nuit pendant les quelques heures où nous avions le droit de dormir. Sans couverture, j'ai claqué des dents, recroquevillée sur moi-même, les mains cachées sous mon dos. Je ne pouvais plus penser. Je suppliais seulement le Seigneur d'arrêter ma souffrance un tout petit peu, le temps de me ressaisir. La nuit, je cachais sous ma robe du papier volé à l'usine pour me préserver et remplacer la chemise qui me manquait. Nous dormions sur des planches de bois. Nos « pantines » pour oreiller. Que de fois me les suis-je fait chiper par les Polonaises ! Que de fois ai-je essayé d'en voler aux Allemandes ! Quand j'étais prise, on me battait.*

Nous avions faim *parce que les douze heures de présence obligatoire à l'usine, même lorsque les machines ne fonctionnaient pas, n'étaient interrompues que par une distribution de soupe très claire, à des heures variables de la journée. Le matin, nous n'avions rien. Au fur et à mesure que la fin de la guerre approchait, les rations diminuaient. La faim qui nous obsédait, nous faisait parler à chaque instant de recettes de cuisine. J'ai vu les femmes faire les poubelles, j'en ai vu, au risque des pires*

représailles, fabriquer des carnets pour inscrire les recettes les plus inimaginables et les plus compliquées. J'ai su depuis que la même idée fixe hantait les hommes.

Un jour, j'ai découvert qu'entre le faux plafond et le toit d'ardoise du bloc où je dormais, des champignons de bois avaient poussé à cause de la condensation de toutes les respirations des prisonnières (environ un millier dans le bâtiment !). J'étais tellement mince et agile que je grimpais en cachette pour m'en nourrir chaque nuit. J'étais égoïste. J'en ai rarement fait profiter les autres. Mais cette nourriture me donnait la diarrhée.



Une fois, Mme de Poix qui était originaire de chez moi et qui était « infirmière » au camp, m'appelle en cachette et me propose de boire un bol de soupe. Je l'ai avalé goulûment. Et je me suis enfuie sans un mot de remerciement. Quand je l'ai revue, de retour en France, je lui ai demandé de m'excuser pour mon impolitesse et celle-ci de me répondre : « Comment pouvais-tu me dire merci ? Ce mot était effacé de ta mémoire. »

Il est beaucoup moins pénible de mourir de faim que de mourir de soif. Le premier stade de la faim passé, on s'anémie, on ne

se rend plus compte, on s'éteint ! Pour la soif, il n'en est pas de même ! Car, hélas, ***nous avons eu soif !*** *L'air était saturé de sel et desséchait les poumons. J'en ai perdu un d'ailleurs ! Nous n'avions rien d'autre à boire que, de temps à autre et avec parcimonie, l'eau noire et infecte appelée café dont les «Führerinen» (les chefs) avaient largement prélevé leur part. Quand nous le pouvions, nous buvions l'eau des WC des SS. La soif est de beaucoup la souffrance la plus horrible. Elle rendait folle, déformait la bouche, faisait gonfler la langue et donnait des mirages ! Un jour où je mourais de soif, je vois une flaque d'eau. Je me suis jetée dessus pour la boire et espérant me laver… Je l'ai léchée mais c'était de la saumure et je me suis brûlée l'estomac. Pour soulager ma brûlure, une ouvrière allemande qui était également employée sur le chantier, a pris un linge et s'en servit pour me chercher de l'eau au risque de sa vie ! Ces gestes de solidarité, il y en a eu d'autres : parfois, on nous glissait dans la main une tartine ou une tomate… Ces allemandes qui travaillaient à nos côtés dans les usines ou les chantiers avaient honte de ce que les dirigeants de leur pays nous faisaient endurer.*

Nous avions sommeil ! *Rarement, nous nous couchions avant dix heures. Vers minuit, nous avions le droit d'aller aux WC et à 3 heures et demi, c'était déjà le réveil. - En parlant des toilettes, il pouvait arriver que cette autorisation nous soit même refusée ! J'ai vu des femmes âgées en pleurer ! Alors, nous prenions des boîtes de conserves vides qu'ensuite nous vidions dans les carters des machines. Certaines ne tenaient plus et faisaient sur elles. - Quand nous étions de l'équipe de nuit, il n'était pas possible de se reposer pendant la journée car la « Blockova » inventait alors de diaboliques raisons pour empêcher tout repos. C'était une punition, une corvée, un appel... A l'usine, malgré les menaces et les coups, je retombais sans cesse endormie sur ma machine. Une fois, je me suis même coupée un doigt.*

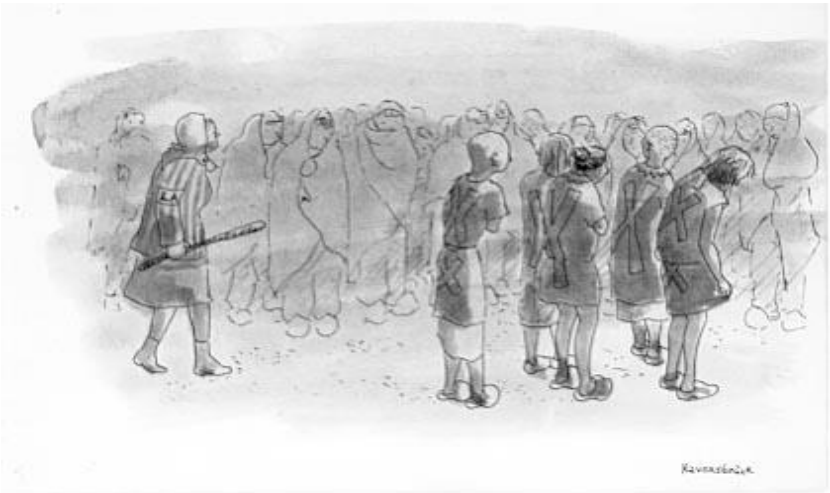
Les dimanches à Beendorf étaient des ***jours de terreur****. Ces jours là, nous étions en buttes aux pires brimades, pauses, fouilles, corvées de camps. Jours de terreur aussi furent les jours de fête ! Noël 1944 ! Pâques 1945 ! Aux longues stations debout, aux appels encore plus longs que de coutume, s'ajoutait le souvenir des Noëls*

d'autrefois, entouré des siens où nous étions si heureux d'être simplement tous là ensemble.

Souffrance aussi ***de ne rien savoir des siens****, de vivre séparées de tout, du moindre objet qui aurait pu nous rappeler un être tendrement aimé. Ne ses livres combien les jeunes qui sont partis dans les camps et qui rien savoir du lendemain ! Mais la pire épreuve fut de voir souffrir ma mère. Ma mère était avec moi dans les camps. L'écrivain Elie Wiesel explique dans avaient un parent à leurs côtés ont souffert davantage encore car ils avaient à leur charge,* ***la responsabilité de prendre soin des leurs****. Que de fois ne suis-je pas allée après mes 10h de boulot dans le « Kammer » (magasin) tenter de voler quelque chose pour répondre aux réclamations de ma mère : Elle ne supportait pas de se coiffer avec les doigts comme nous autres elle voulait un peigne ! Comme elle perdait toujours ses godasses et que je devais lui donner les miennes, et je devais m'en procurer d'autres… (Les Kammer étaient des entrepôts où se trouvaient tous les habits, objets qui avaient été réquisitionnés à l'arrivée des prisonnières : un Kammer était réservé aux chaussures, un autre aux jouets d'enfants, un autre aux foulards…) Que n'ai-je souffert de ne pouvoir lui apporter le moindre soulagement, pas même un peu d'eau. Elle était dans un tel état que j'en vins à souhaiter, à désirer la mort de ma propre mère. Mais je ne pouvais plus la voir agoniser lentement et rester là, impuissante. J'ai du mal encore en y pensant.*



Pendant de longs mois, notre vie a été entre les mains de nos ***gardiens****. Ils ont joui de nos souffrances ! Ils les ont accrues avec tout le sadisme dont ils étaient capables. Sadique entre tous fut notre commandant, espèce de bellâtre continuellement occupé de la « Korrektheit » (correction), de son uniforme, et des effets que son élégante tournure d'italien pouvait produire sur certaines détenues allemandes ou polonaises. C'est lui qui, un jour, s'étant placé auprès de la porte obligea les prisonnières à passer, une à une, devant lui et leur asséna à chacune un coup de Schlague. Il y avait aussi «la panthère noire » avec une sinistre réputation. Engagée comme volontaire à 18 ans, dans les SS pour garder les détenues. Cette femme était une véritable brute dont le visage reflétait toute la haine et le mépris. Nos chefs ne se contentaient pas de frapper, ils toléraient et même ils encourageaient leurs subordonnées à en faire autant. D'ailleurs, il n'y avait pas que les « Aufschereien » qui frappaient, mais aussi les prisonnières allemandes ou polonaises placées comme « Stubova » (chef de salle) ou « Blokova »(chef de block). Combien moururent de coups de Gummi (trique) de coups de bêche, comme cela arriva un matin de mai 1944 à une petite Russe qui travaillait au sable près de moi ? Combien moururent de morsures de chien, rapidement infectées à cause de la saleté dans laquelle nous vivions ?*



*Quant aux deux **infirmières** chefs du «Revier », Bertha et Dora, elles outrepassèrent largement leurs pouvoirs sur les prisonnières, les malades, ne leur livrant, par exemple, un cachet d'aspirine que contre une ou deux journées de pain ! Et pour nous, ce pain représentait beaucoup plus qu'il est possible de le dire, c'était un peu de notre vie ! Pourtant lasse de souffrir ou de voir souffrir, nous acceptions ce terrible marché.*

***L'état sanitaire** du camp devint rapidement épouvantable. Nous devions nous laver à 500 ou 600 dans la même vasque d'eau sale. Et pour y aborder, les corps nus se pressaient. Puis nous nous roulions dans la couverture immonde tachée par le contact de plaies monstrueuses. Nous partagions l'écuelle d'une inconnue qui pouvait être syphilitique ou tuberculeuse. La dysenterie régnait. Je l'ai contractée en février. Un matin, j'étais allée en cachette dire bonjour à maman, lorsque je me sentis brusquement mal et la dysenterie me prit en même temps qu'une syncope si violente qu'elle me jeta à terre avant même que j'aie pu m'en apercevoir. On me transporta au « Revier » où je fus abandonnée parmi tant d'autres, absolument nue et sans couverture. Nous étions condamnées. Le hasard voulut qu'au bout de quarante huit heures une « Croix Rouge » allemande réussisse à venir jusqu'à nous et à nous faire distribuer une soupe et*

une couverture. Une prisonnière allemande nous soigna avec beaucoup de dévouement.

Je m'en suis sortie mais à partir de ce moment, ma santé fut très atteinte et j'eus beaucoup de mal à tenir jusqu'à la libération.

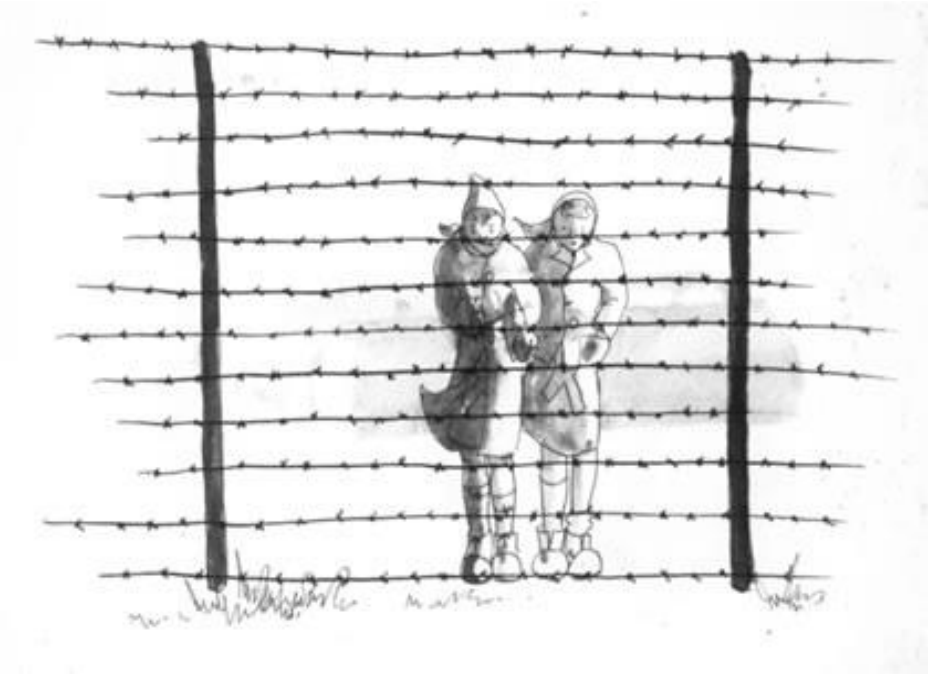
BIENTOT LA LIBERATION

Les alliés avançaient rapidement ! L'ordre est venu de nous évacuer. Depuis quelques jours, la « pointe » des alliés sur Magdeburg et Brünswig, précipitait les ordres et les contre ordres au sujet de notre évacuation.

Un soleil radieux donnait l'impression de préparatifs pour une grande fête ou au mieux un départ en vacances. Soldats, Aufschereien allaient et venaient, valises en main, sacs au dos. Des autos, des camions circulaient bondés de fuyards ou simplement d'objets hétéroclites. Dans notre block, « Radio Bobards » de minute en minute, d'instant en instant annonçait :

- *Ils ne sont plus qu'à 8 kilomètres*
- *Non, 10*
- *Non, on a affirmé qu'ils ont passé sur la grande route.*

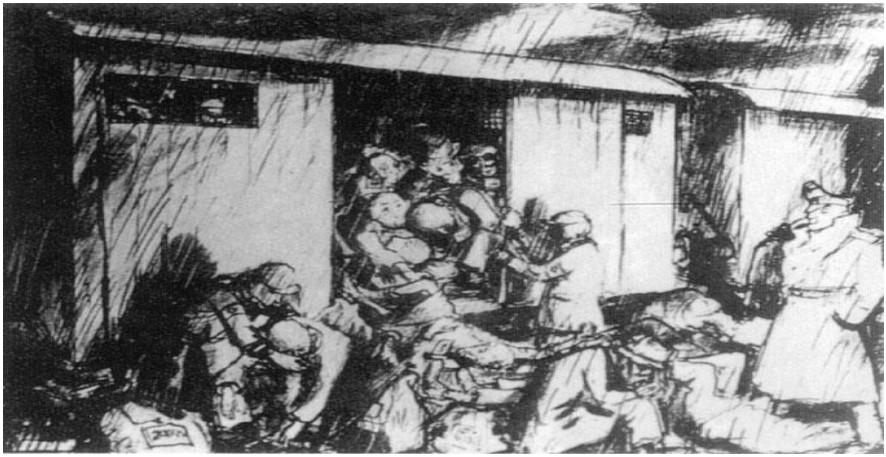
Le Block-Führer (chef de bloc), du bout de son bâton nous compta, tel un marchand à bestiaux. Puis ayant fait vider tous les casiers et armoires du magasin d'habillement, il nous obligea à nous charger d'énormes ballots de vieux linges et de vêtements. « Il ne tombera rien entre les mains de l'ennemi » dit-il. Les Allemands savaient qu'ils étaient vaincus. Alors ils ont essayé d'effacer le plus possible les preuves de leurs méfaits car ils savaient qu'ils devraient payer pour leurs exactions. Moins ils livreraient de prisonniers, moins ils seraient accusés : « Los, los » ; « Vite, vite ».



LE TRAIN FANTOME

Cinq par cinq, dûment encadrées, nous avons quitté le camp en direction de la gare. Lugubre défilé, pitoyable cortège que ces trois mille femmes que l'on embarquait précipitamment afin de les conduire au grand camp de Neuengamme-Hambourg pour être gazées. Et le bruit du canon se rapprochait toujours. Derrière nos bourreaux, nous avions aperçu quelques tanks qui manœuvraient dans la campagne. Demain, nos libérateurs seraient là. Quelle fête ! Mais le convoi, après une nuit d'attente sur une voie de garage s'ébranla lentement. Les alliés arrivaient !

Le voyage commençait. Durant les douze premiers jours, neuf cents sur trois mille devaient mourir. C'est, en grande partie, au cours de ce transport, véritable convoi d'extermination, que sont mortes beaucoup de nos camarades. Du 10 avril au 2 mai, par une chaleur atroce, sans vivres, sans eau, sans air, nous avons été évacuées dans des wagons à bestiaux



Leo Haas *Theresine* 1943

Ce fut atroce ! 110 à 120 dans les wagons bien connus, sur lesquels est inscrit : Chevaux 8 – Hommes 40. Nous étions 120, vivantes et mortes, Françaises et Allemandes, Polonaises ou Juives. Il faut essayer de s'imaginer de concevoir ce que put être la souffrance physique et morale de ces femmes pendant trois semaines ! Les nuits étaient terribles. Le train stationnait. La chaleur suffocante. L'obscurité se peuplait d'ombres effrayantes. Les sinistres lueurs des incendies aux alentours découpaient des silhouettes de cauchemar. Nous prenions l'apparence de véritables fantômes, nous débattant contre d'hallucinants mirages d'eau fraîche, de lits aux draps blancs, de soupe chaude. Les filles hurlaient, les malades se plaignaient, les mourantes râlaient, les SS frappaient ou tiraient des coups de mitraillettes à travers les parois des wagons, les cadavres s'amoncelaient !

Je vois encore cette forêt de sapins tout noirs, les rails luisants qui se perdent à l'horizon, des lointains nuages teintés de rose et de blanc annonçant l'aurore d'une belle journée, et j'entends encore, poignants, déchirants, des cris, des hurlements, des coups de feu. Ils venaient d'attacher les femmes juives et roumaines sur les wagons plateaux et les ont fusillées. En silence, j'ai cherché la main

de maman, je l'ai serrée bien fort. Le calme s'est rétabli et le train est parti. Nous laissions de nouveaux cadavres sur le ballast de la voie.

Pourtant l'espoir nous donnait la force. Demain, ils seraient là ! Nous voulions vivre, nous voulions rentrer. Et toujours, à l'instant où les alliés allaient nous atteindre, le train repartait, sans but déterminé, à l'aventure seulement pour que nous ne soyons pas délivrées.

Je revois encore cette nuit interminable que notre convoi a passé, toute entière, en gare de Hambourg, entre un train de munitions et des citernes d'essence. Des avions passèrent très bas, tournèrent très longtemps. Nous n'avons pas été bombardées.

Je revois Stendhal, sa gare à demi détruite, des ambulances, des blessés, des soldats qui fuyaient en auto, en bicyclette, à pied. Vingt minutes, seulement vingt minutes et les alliés seraient là. Notre convoi repartit.

Là encore, nous avons eu faim, mais surtout nous avons eu soif. Au risque d'être frappées jusqu'à ce que mort s'en suive, déjouant la surveillance de nos gardiens, les plus valides allaient voler de l'eau… Eau de pluie, eau de vaisselle… Eau de toilette… Eau de caniveaux…

Nous avons été parfois plusieurs jours sans sortir du wagon. D'eau, il n'était plus question, pas plus que de l'herbe que nous arrachions habituellement au bord des talus. La nourriture était quasi nulle ou invraisemblable. Un jour, à nous les assoiffées, on nous a distribué dans le creux de la main quelques nouilles crues et une cuillérée de sucre cristallisé !

La souffrance dans les wagons devint intolérable. Pendant de longs moments, nous ne pouvions bouger, ni détendre un membre engourdi, ni nous asseoir, ni nous appuyer, balancées sans fin brutalement par la marche du train. La vermine nous rongeait, elle courait le long de la paroi du wagon, elle courait sur nous.

Depuis quelques temps, notre commandant, nos « Aufschereien », nos «Posten » avaient été remplacés par des soldats de la «Wehrmacht ». Je crois que nos gardiens habituels ne tenaient pas à être avec nous à l'heure de la libération. Ce doit être la raison pour laquelle on nous emmena à la Ochsenzoll dans la banlieue de Hambourg afin de nous regrouper et de nous trier.

Un jour, enfin, le 2 mai, nous avons été remises à la Croix Rouge danoise. Certes, au moment de partir, le bruit circulait que nous allions être rapatriées, mais il en avait si souvent été question depuis notre arrivée à Ravensbrück que nous n'y croyions plus beaucoup. Toutefois, la tenue des Allemands à notre égard avait changé brusquement. Ils allèrent même jusqu'à nous aider à monter dans les wagons qu'ils avaient garnis d'un peu de paille.

Vers trois heures de l'après midi, le convoi s'arrêta presque en pleine campagne et des civils vinrent nous apporter la certitude de notre libération. Pendant des mois nous avions attendu. Beaucoup étaient mortes en espérant cette minute, la minute où nous retrouverions la liberté !

Dans ce « train fantôme », qui a erré de lieu en lieu mon œil est sorti de son orbite puis je suis tombée dans le coma. Quand je me suis réveillée, j'étais dans un hôpital en Suède. Puis on m'a transportée dans un camp de la Croix Rouge au Danemark. Je pesais alors 24 kg ! Quand on a retrouvé les traces de ma famille, j'ai dû attendre de peser 30 kg et de pouvoir marcher un peu avant d'être rapatriée dans un avion militaire français le 5 ou 6 juillet 1945.

PRIERE DU DEPORTE

Quand les alliés sont arrivés dans les camps, ils ont cherché tout indice qui pourrait être utile par la suite pour comprendre ce qui c'était passé. Un soldat américain a trouvé sur un tas d'immondices cette prière écrite sur un morceau de carton au crayon dans une langue qui lui était inconnue et il a apporté ce feuillet à son supérieur. Cette prière est arrivée entre les mains d'une de mes amies, communiste, qui me protégeait des coups au camp… Voici la prière du déporté :

« Seigneur, lorsque tu viendras dans Ta gloire
Ne te souviens pas seulement des hommes de bonne volonté !
Mais souviens-Toi également des hommes de mauvaise volonté…
Ne te souviens pas alors
De leur cruauté, de leurs sévices
Ni de leurs violences.
Souviens-Toi des fruits que nous avons portés
A cause de ce qu'ils ont fait
Souviens-Toi de la patience des uns
Du courage des autres, de la camaraderie
De l'humilité, de la grandeur d'âme
De la fidélité qu'ils ont éveillée en nous
Et fais, Seigneur que les fruits que nous aurons portés
Soient un jour leur rédemption »

Pour le salut éternel, une seule souffrance est rédemptrice, celle de Jésus, Homme-Dieu parfait qui est mort sur la croix pour le rachat de l'humanité. C'est son œuvre seule qui nous assure le pardon de nos péchés. C'est donc une erreur de croire que les œuvres admirables de certains prisonniers puissent racheter leurs tortionnaires au jour du Jugement Dernier. Cependant, ce que je trouve frappant dans cette prière, c'est d'abord le fait que « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ». Cette volonté de rendre le bien pour l'infâme… Il n'y a que l'Amour de Dieu dans l'homme qui est capable de le faire. La force d'aimer.

PSAUME D'ANDRE GOUPILLE

Mon père, André Goupille, était animé d'une foi profonde. Familier des psaumes, dans la grande détresse de la déportation de Falkensee, il a exprimé toute sa confiance en Dieu, dans cette prière.

« Le Seigneur est tout puissant,
Et sa Miséricorde est infinie,
La bonté est la joie du Seigneur ;
Il nous a comblés de bienfaits,
Il nous a éprouvés pour nous rendre meilleurs.
Il nous a abreuvés de misères
Pour nous apprendre à compatir à celle des autres.
Mais quand nous étions en esclavage,
Il nous a donné l'espoir pour nous soutenir.
Quand nous avons eu faim,
Il nous a donné du pain pour calmer notre angoisse.
Quand nous avons eu soif,
Sa pluie est tombée, et, nous avons bu.
Quand nous avons eu froid,
Les rayons de son soleil ont réchauffé nos corps.
Dans le désespoir, nous nous sommes tournés vers lui,
Et cela n'a jamais été vain.
Le Seigneur, chaque jour, comme il donna la manne dans le désert,
Est venu nous apporter sa force.
C'est lui qui nous réunira, tous, bientôt,
C'est lui qui rassemblera les parents
Et les enfants pour le louer à jamais »

Falkensee 20 novembre 1944

(André Goupille, Docteur vétérinaire, Conseiller Général Honoraire, Ancien déporté de la Résistance, Officier de la Légion d'Honneur, Médaillé de la Résistance, Croix de Guerre 39-45 avec palmes, Médaille du Combattant Volontaire de la Résistance, Medal of Freedom, Silver Laurel Leaf)

EXTRAIT DU TEMOIGNAGE D'ANDRE GOUPILLE : AVOIR UN IDEAL POUR TENIR

« Dans ce milieu où la lutte pour la vie devint l'objectif primordial, un très petit nombre d'individus s'éleva au-dessus de la masse par sa charité. Ce fut aux deux extrêmes, non pas des catégories sociales mais des familles politiques (communistes) et religieuses (chrétiens), que l'on vit se manifester cette charité qui élève l'homme au-dessus de sa misère. C'était en somme ceux qui avaient conservé un idéal que la souffrance n'avait pas abattu. Car il fallait avoir un Idéal ! Ceux qui parmi nous - et ils étaient nombreux - avaient été déportés pour marché noir ou même sans motif, raflés, militants politiques,… se sont effondrés pour la plupart. Ceux qui ont tenu étaient des Résistants à l'occupant. Ils furent finalement bien peu nombreux ceux qui prélevèrent un peu de leur maigre ration pour soulager ceux qui n'en pouvaient plus. Pour moi, ces semaines de prison et ces mois de bagne furent l'occasion d'une bienheureuse expérience spirituelle. J'ai prié dès le réveil et à toutes les heures de la journée. J'ai consolé ma peine en me récitant des Psaumes… J'ai compati au malheur des autres. J'ai essayé de raviver l'espoir nécessaire à la survie quand il était difficile d'espérer. Enfin, j'ai donné la seule chose que dans notre déchéance voulue on n'avait pas pu nous prendre, le Sourire et simplement la patience d'écouter. »

RETOUR

Je n'étais pas là pour voir le jour de la Libération et je le regrette... A mon retour, ma marraine m'a déshéritée. D'abord à cause de la conduite de ma mère mais aussi parce que sa famille soutenait Pétain et n'avait pas compris pourquoi la nôtre s'était engagée dans la Résistance.

Beaucoup nous considéraient comme des voyous, des intrus, des hors la loi… Pourquoi avions-nous été en prison ? On a été incompris. A cette époque, tout le monde ne possédait pas de radio. Ils mélangeaient tout. Pendant des années, on n'a pas compris ce qu'a été la déportation. Nous gardions cet épisode tragique de notre vie

secret. La Résistance n'a pas été « digérée » tout de suite... Ce n'est que plus tard que j'ai été acceptée, une fois que l'on a expliqué que j'avais été déportée pour avoir « défendu la France».

De retour sur Tours, j'ai été mise dans un pensionnat pour jeunes filles de bonne famille, en face de l'école St Martin. A cette époque, on a connu la faim. On recevait des tickets d'alimentation. Un jour, pour une tablette de chocolat, on a acheté mes services : je devais ouvrir une fenêtre… Voilà que toute une bande de gars s'est dispersée dans les chambres des filles ! ! On m'a mise à la porte sur-le-champ. Mais comme mes parents avaient des connaissances, j'ai pu réintégrer le pensionnat dès le lendemain !

J'ai cherché à me procurer une Bible. Je savais que mon père lisait la Bible. Il connaissait beaucoup de passages par cœur. Il en avait reçu une lors de son séjour en prison, juste après son arrestation à Tours. Je n'avais pas d'argent mais mémé et ma tante m'en ont donné.

MARIAGE ET VEUVAGE

C'est vers l'âge de 26 ans, que j'épouse Jean, un médecin. Mais le destin s'acharne… Un jour, mon mari ne revient pas. On a mis six jours pour retrouver son corps noyé. Je ne reçois aucune explication. S'agissait-il d'un meurtre ? S'agissait-il d'un suicide ?
Je ne saurai jamais ce qui s'est passé. Autour de moi, c'est le grand silence. Je ne garderai aucun objet de lui si ce n'est une carte de visite, retrouvée dans le portefeuille de mon mari, que l'eau de la Creuse avait épargnée. Cette carte que le Commissaire de Police m'a remise portait ces mots : « Je t'aime d'un amour fou. » Je ne pourrai jamais faire vraiment mon deuil. Ma famille honorable était froissée, vexée, furieuse. Tout est retombé sur moi. Mais «l'amour est fort comme la mort ». Mon cœur est resté fidèle à l'amour de ma vie.

Ce soir, il pleut comme cette nuit-là !
Je pense à toi ; je n'ai pas peur : c'est toi
Tu me berceras, tu me serreras dans tes bras
Comme autrefois… ô souviens-toi !
Moi, je n'ai pas oublié !
Mon travail ici-bas est terminé ; mes cheveux ont blanchi
Mais mon cœur est toujours à toi
Je reconnaîtrai ton sourire lorsque je viendrai vers toi
Je retrouverai la force de tes bras, tes baisers
Je n'ai pas oublié, tu détestais que l'on me prenne pour ta fille tant je paraissais petite à tes côtés

O pourquoi es-tu parti ce soir-là ?
J'aime le silence de la nuit
Qui me permet d'entendre
battre mon cœur et tant de souvenirs
J'aime le silence de la nuit
qui cache mes larmes
au souvenir de tes bras
qui m'enveloppaient si fort
J'aime le silence de la nuit
Qui est mon refuge près de toi
Le silence de la nuit
C'est une sorte de coffre-fort
Qui garde le secret de mon cœur
Pourquoi, pourquoi, ô Jean ?
Pourquoi ?

L'APRES

Après la mort de mon mari, je me suis liée d'amitié avec un Russe qui avait été officier sur le Potemkine. C'était un croyant orthodoxe pratiquant. On n'entrait pas chez lui sans se tourner vers l'icône pour la saluer. J'étais éblouie devant sa culture. Il m'a beaucoup soutenue, instruite.

Une autre relation m'a laissé de l'amertume dans la bouche. Il s'agissait d'Igor. Il buvait beaucoup. J'ai essayé de l'aider. Je l'ai souvent hébergé chez moi. Il m'a menti me disant qu'il était célibataire alors qu'il avait une femme et deux filles ; il a abusé de ma gentillesse. Il profitait de mon innocence. J'avais une naïveté bête. Une fois, il a emmené ma bague de fiançailles et des bijoux de famille au Mont de Piété sans rien me dire. C'était un aviateur qui faisait du trafic de drogue avec la Chine. C'était le tout début de l'importation de drogue en Europe. Un jour qu'il sortait de la chambre d'une fille de joie, il tombe dans l'escalier et se tue.

ADOPTION

Un jour que je visitais ma tante aux Prébendes (à Tours), je rencontre un curé qui me parle d'une petite fille indienne trouvée dans la rue avec son placenta et qui se trouve dans un orphelinat à Pondichéry (là même où mon père s'était rendu pour affaires). On a besoin de quelqu'un qui l'adopte. On fait pression sur moi. J'ai dit « oui » pour ne pas dire « non ». On pense que cette adoption pourra peut-être m'aider à supporter mon veuvage. Mais je suis tellement traumatisée par tous les événements que je viens de vivre, la déportation, le décès tragique de mon mari… Comment relever encore ce défi ? Je n'ai pas la force de refuser et me voilà embarquée malgré moi dans une nouvelle aventure. Je suis allée chercher la petite à Bruxelles. J'avais envoyé des vêtements, des médicaments… Mais cela ne lui est pas parvenu. D'autres en ont profité… Car quand je la retrouve, après deux jours de voyage, elle est dans un piteux état. Je la montre aux médecins de Clocheville (hôpital pour enfants à Tours), mes collègues me traitent de folle et me disent qu'elle ne va pas survivre. Je leur tiens tête. ***J'ai pris la petite dans mon lit et je l'ai aimée.*** *Elle avait besoin de biberons mais surtout d'amour et elle a survécu.*

L'adoption ce n'est pas donner la vie, c'est accompagner une vie. On redonne la vie à quelqu'un, on le sort de l'anonymat. On lui donne un nom. On peut aimer comme son propre enfant. Le bébé qu'on adopte n'est pas de votre chair, il est de votre cœur ! Il faut aimer l'enfant avant de s'aimer soi-même. Les vedettes qui

adoptent, ça m'effraie ! L'amour est un don gratuit. Au-delà de la mort, il persiste. *Ce n'est pas une aventure facile ! L'enfant est blessé à vie. Il aura toujours quelque chose à reprocher aux autres. « Après tout, tu n'es pas ma mère ».* ***Mais on pleure avec des larmes de mère.***

Comment appeler ce bébé ? J'ai opté pour Martine en souvenir de Saint Martin qui a partagé son manteau avec un mendiant. Ma fille a la peau noire ; elle n'arrive pas à trouver du boulot. Si je tiens, c'est pour elle. Je n'aime pas les assistantes sociales. J'ai exercé moi-même ce métier pendant un an. Comment peut-on garder « une distance professionnelle » ? Ne pas aller au fond de la souffrance empêche ces personnes à comprendre vraiment les situations. Cela conduit à bien des échecs ! Le travail social en France est très cadré. On doit être rentable. ***On mélange le social et le calcul !***

VIEILLIR

Nous verrons le temps qui nous presse
Serrer les rides sur nos fronts
Quoi qu'il nous reste de jeunesse
Oui, mes amis nous vieillirons
Mais à chaque pas voir renaître
Plus de fleurs qu'on n'en peut cueillir
Faire un doux emploi de son être
Mes amis, ce n'est pas vieillir

En vain, nous égayons la vie
Par le champagne et les chansons
A table, où le cœur nous convie
Ou nous dit que nous vieillissons
Mais jusqu'à sa dernière aurore
En buvant frais, s'épanouir
Même en tremblant chanter encore,
Mes amis, ce n'est pas vieillir

Si longtemps que l'on entretienne
Le cours heureux des passions
Puisqu'il faut qu'enfin l'âge vienne
Qu'ensemble, au moins, nous vieillissons
Chasser du coin qui nous rassemble
Les maux prêts à nous assaillir
Arriver au bout, tous ensemble
Mes amis, ce n'est pas vieillir !

(Poème trouvé dans les «petits papiers d'Elisabeth » de J.P. de Béranger)

Apprendre à vieillir est tout un art : Savoir gérer ses limites physiques et psychiques, mais en même temps continuer de jouir de la vie. Savoir que l'on approche du grand voyage, préparer les siens à notre départ et pourtant vivre l'aujourd'hui comme un cadeau toujours nouveau et toujours plus beau… Devenir de plus en plus beau intérieurement puisque la Bible dit que le chrétien est transformé de « gloire en gloire ».

INTIMITE AVEC DIEU

J'aime la vie. Chaque matin, je me lève pour voir l'aube. Chaque soir, je regarde le coucher du soleil et je remercie Dieu. Merci Dieu pour avoir vécu toutes ces épreuves, pour avoir survécu à toutes ces douleurs, car elles m'ont donné le goût de la vie. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout est don de Dieu. ***J'apprécie toutes les virgules de mon quotidien…***

Pour moi, Dieu, je le connais. Je vis dans une intimité constante avec lui. Je lui parle sans manière. Il me connaît bien et je le connais aussi. Comme cette histoire que j'ai lue un jour dans un magazine :

Chaque midi, un pauvre clochard entrait dans une église se recueillir quelques instants et en ressortait sous les yeux curieux du sacristain. Un jour, celui-ci lui demande :
- Mais que viens-tu faire tous les jours à la même heure ?
- Je viens dire bonjour à Dieu. Je lui dis : « Seigneur, c'est moi, Jim. » C'est tout.

Mais depuis quelques temps, le sacristain ne le voyait plus. Jim était à l'hôpital. Quand le sacristain vint le visiter, il lui demanda :
- Ce n'est pas trop dur, de rester seul dans un hôpital sans recevoir de visite ? Et Jim de lui répondre :
- T'as tout faux ; tous les jours, Jésus vient me voir sous les coups de midi et me dit : « Bonjour Jim, c'est moi, Jésus ! »
Je crois à l'intimité qu'une âme peut avoir avec Dieu.

Le secret pour tenir dans les difficultés de la vie, le secret pour vivre dans la reconnaissance et le contentement, c'est ce tête-à-tête constant avec Dieu. Il lui parle et elle lui parle. Sa parole, les psaumes spécialement, sont lus et priés.

« Soyez dans crainte, tenez bon (dit Moïse à son peuple) et voyez le salut que le Seigneur réalisera pour vous…
Car, c'est le Seigneur qui combat pour vous. »
– pour nous -
« Je serai avec vous tous les jours de votre vie. »
Le Seigneur tient parole.
- Certes, la peur, la panique peuvent provoquer des réactions contradictoires.
Mais le Seigneur répondra à notre appel : je crois.
Seigneur, mon Dieu, je ne Te remercierai jamais assez de me donner chaque jour de ma vie, quels que soient les événements, de croire en Toi.
Je crois aux jours de bonheur
Je crois en Toi dans les heures de détresse.
Je crois et je Te remercie de me donner de croire en Toi à chaque instant de ma vie.

Mais je voudrais tellement qu'il en soit ainsi de Martine !
« Rassurez-vous c'est Moi ! » dit Jésus.
… La certitude de la Présence de l'Esprit en moi malgré mon indignité est une richesse aussi incroyable qu'infinie qui me donne la Paix…

HYMNE A LA VIE

Cette petite Elisabeth m'a confié son livret rouge où elle écrit ses pensées, ses prières, des poèmes… En le feuilletant, je découvre combien elle apprécie la vie que Dieu lui donne sur cette terre malgré tous les « malgré » ! Alors que notre société choisit de tuer la vie dans le sein de la mère pour convenance personnelle, elle, elle a adopté. Alors qu'elle a vécu rejetée par sa mère et ses frères, elle a décidé d'accepter. Elle, qui a vécu le manque, la faim dans le camp de concentration mais aussi après la guerre, elle a décidé de partager. On choisit quelque part son destin. On choisit de lever la tête et de se battre pour changer le quotidien. On choisit d'aimer, de pardonner.

Chaque soir, avant de m'endormir :
Il est très important que je repasse en mémoire la journée qui s'achève
Comment se sera-t-elle passée ?
Quels auront été les problèmes, les difficultés, les satisfactions ?
Les difficultés de réussir ne font que rendre plus urgente la nécessité de réfléchir pour agir « autrement »…
Surtout ne pas angoisser : se relaxer, relativiser, positiver
Car DEMAIN SERA !

Chienne de vie
Je t'aime ! Oui, je t'aime
D'un grand amour fou !
Souvent tu me fais plier le genou
Mais tu ne me feras pas
courber la tête
Je veux vivre ma vie, debout !
En la regardant bien « en face »
J'ai pour maîtresse : la volonté
Et pour amant :
Un amour passionné de la vie
Vous qui passez, ne jugez pas
Vous qui me connaissez…
Soyez donc indulgents.

Il y a peu de temps de cela j'ai entendu aux nouvelles que deux adolescentes de 14 ans se sont jetées du 17ème étage, dans la région parisienne en se tenant la main. Elles ont laissé un mot disant que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Quelle tragédie ! Quelle injure au Créateur ! Ces adolescentes étaient en relation avec le mouvement gothique sataniste qui veut faire croire que la mort est préférable à la vie. Il y a quelques jours, c'est un autre ado, que je connais bien cette fois-ci, qui tente de s'ôter la vie en se poignardant…La génération qui se lève n'a pas le courage de vivre, de souffrir, de transmettre le flambeau… Elle a perdu toute valeur, tout repère. Le diable est à l'œuvre de tout temps cherchant à détruire, à tuer… Si ce n'est pas par des guerres ouvertes, c'est en sapant de l'intérieur le goût de vivre, l'espérance. La vie est un don de Dieu merveilleux. Certes, tu n'as pas choisi de naître dans telle famille ou tel pays, ou à telle époque. Mais rien n'est un hasard. Avec ce que tu es, ce que Dieu t'a donné, tu peux faire une différence dans ce monde. Si tu choisis de regarder à ce que tu as et non à ce que tu n'as pas, ta vision des choses sera toute différente

Le Salut de l'Aurore !*(poème Sanskrit)*

Ecoute l'invitation de l'Aurore
Ouvre tes yeux, à ce jour nouveau
Et bénis le ciel qu'il te soit offert.
Car il est la vie, la vie même de la vie !
Dans son cours si bref sont réunis
Toutes variétés et réalités de Ton existence
Bienfait de la croissance,
Gloire de l'action
Splendeur de la beauté et de l'instant si bref !
Car déjà hier n'est plus qu'un rêve
Et demain n'est encore qu'une vision
Mais ! Ce jour dont tu salives l'Aurore
Il t'accorde, il t'est donné, il t'est offert :
La grâce si merveilleuse de vivre
Oui, tu vis !
Et ce don l'auras-tu bien vécu, pleinement vécu
Ton cœur et ton esprit désormais enrichis des dons reçus
Ne te détourne pas de demain ! Certes,
Demain ne t'appartient pas encore, mais il vient !
Il est aussi une vision d'espoir et de promesse
Ainsi, ami, chaque matin dis-toi :
Que tes yeux s'ouvrent au Bonheur de vivre encore un jour !
C'est le salut que t'adresse l'Aurore
A l'aube de ce jour qui t'est offert et déjà t'appartient !



Orphelins de Roumanie

FAUT-IL PARDONNER ?
de Catherine Gotte Avdjian

Il y a des exemples de pardon qui ont fait le tour du monde comme cette femme vietnamienne, Kim Phuc, qui à l'âge de neuf ans, a vécu l'horreur : elle fut brûlée au napalm. Sa peau s'est alors détachée de son bras comme une poupée qu'on déshabille. Courant nue sur la route, elle hurlait… Elle survécut. Elle passa quatorze mois dans un hôpital de Saigon et subit dix-sept greffes de la peau… Lors d'un Mémorial des anciens combattants de la guerre du Viêt-Nam, elle rencontre l'ancien officier de l'armée américaine qui avait ordonné le raid. « Je suis désolé… Je vous demande pardon… Je ne voulais pas vous faire de mal… » Et elle de répondre les larmes aux yeux : « C'est fini, je pardonne. Je pardonne. »



Corrie Ten Boom, que j'ai mentionnée précédemment, rencontre, lors d'une de ses conférences d'après guerre, un ancien gardien de Ravensbrück qui lui tend la main en signe de pardon et de réconciliation. En un instant, tout lui revient en mémoire, les souffrances, la mort de sa sœur bien aimée… Mais elle décida de serrer cette main. Car pour elle, **le pardon, ce n'est pas une question de sentiment, mais de volonté**.

Il y a eu des demandes de pardon de la France au peuple juif pour la période où elle a collaboré odieusement sous le régime de Pétain. Il y a eu les restitutions de la Suisse de certains biens spoliés au peuple juif.

J'ai voulu me pencher sur l'expérience du pardon qui est tellement indispensable pour notre vie quotidienne mais aussi dans notre société humaine. Tout un cheminement :

- Comprendre et admettre qu'on avait tort en ayant le courage de regarder la vérité en face.
- Assumer l'entière responsabilité de ses actes et du tort que l'on aura pu causer à autrui. Ne pas essayer de se justifier ou d'amoindrir notre culpabilité.
- Comprendre l'urgence de demander pardon. Ne pas « laisser pourrir » indéfiniment.
- Mettre des mots : Expliquer à tous ceux que l'on a offensés dans quelle mesure on estime s'être trompé – se montrer explicite.
- Confier à ceux que l'on a offensés les regrets que nous inspirent nos erreurs
- Montrer que l'on compte bien changer de comportement pour ne pas les reproduire.
- Tenter de réparer les torts matériels dans la mesure du possible.

La Bible dit que si nous **confessons nos péchés**, Dieu est fidèle et juste pour nous les pardonner. Le fils prodigue a dit : « J'ai péché, je ne suis plus digne… » Jésus a dit à la femme adultère : « Va **et ne pèche plus** ». Zachée, le voleur, **a restitué le bien mal acquis** et a même donné quatre fois plus.

Comment un peuple qui a commis un génocide comme ce fut le cas pour le génocide arménien, peut-il être accepté dans l'Union Européenne sans faire amende honorable, sans reconnaître d'abord les faits, sans les regretter profondément, sans essayer de vouloir réparer, si réparer est encore possible, le mal commis ? Comment avoir de saines relations et même faire « alliance » sans passer par la demande de pardon avec tout ce qu'elle comporte et l'acceptation du pardon ?

Car il faut accepter la demande de pardon quand celle-ci est authentique. Il faut essayer de reconstruire, de recommencer, de **refuser le cycle infernal de la vendetta**, de la haine, de l'amertume qui se transmet de générations en générations… Il faut apprendre aux enfants français à aimer les Allemands. Ce serait folie que d'entretenir la haine et l'amertume dans leur cœur.

Pardonner est-ce oublier ? Pas forcément. Car **il peut être extrêmement sain de se rappeler pour se protéger**. Pour que le mal ne se reproduise plus. Il y a devoir de mémoire.

Mais qu'en est-il si l'offense objective n'est pas reconnue ou est même entretenue ? Jésus ne nous demande t-il pas de pardonner 77 fois 7 fois ? Je pense que dans ces cas-là, ce que Jésus nous demande, c'est de **garder notre cœur de la haine**, de l'amertume, c'est bénir et ne pas maudire, tout faire pour que la situation change, même si cela signifie garder les distances pour se protéger, pour montrer à l'autre que son comportement est mauvais, qu'il nous affecte, qu'il est porteur de tristes conséquences et qu'il est nécessaire pour lui de se ressaisir, de s'amender, de s'excuser…

Refuser de pardonner seraient oublier que nous sommes aussi coupables de multiples manières devant Dieu et devant les hommes et que **nous avons besoin, nous-mêmes de recevoir constamment le pardon**. La Bible dit : « Pardonnez-vous les uns les autres comme Dieu vous a pardonnés. » Et Jésus nous enseigne de prier : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés. » Et encore : « Si vous ne pardonnez pas à votre prochain, le Père lui-même ne vous pardonnera pas non plus. »

Pour conclure ces pensées, voici ce que me disait Elisabeth : « Il ne faut pas entretenir en soi des motifs de douleur et de vengeance. Dieu les jugera. **'Il ne faut pas juger les gens avec la même aune.'** Ces gens ont été fanatisés. »

REFLEXIONS SUR LA VOLONTE DE DIEU

de Catherine Gotte Avdjian

Ce qui m'étonne quand je lis l'histoire de personnes qui ont souffert l'insupportable, c'est qu'elles sont persuadées que ce qu'elles vivent est dans la volonté de Dieu et qu'elles doivent supporter avec patience ce destin ; car Dieu donne un sens à ce qui n'a pas de sens.

L'histoire de Marie Durand qui fut enfermée dans la Tour de Constance pendant 38 ans pour ses idées « protestantes » répétait constamment dans ses lettres que sa vallée ténébreuse qui semblait ne jamais en finir, était voulue de Dieu.

«Toujours captives, très souvent dans la misère… Hélas ! Il faut que nos péchés soient bien grands, que… sous soyons toujours captives. C'est ta volonté, Dieu tout-puissant ; nous nous y soumettons avec une sainte résignation. Donne-nous par ta grâce la force de tout surmonter et demeurer fermes. » (Gammonet, *Lettres de Marie Durand*)

J'ai retrouvé cette même pensée dans une lettre d'une femme déportée qui écrit à ses enfants :

« J'espère… qu'en lisant l'histoire de votre Maman, vous aurez encore plus grande confiance en elle… Vous verrez combien elle a été protégée et miraculeusement soutenue pas à pas, durant cette épreuve commune, voulue par le Bon Dieu, pour notre plus grand bien à tous… Non, humainement et même du point de vue allemand, je ne méritais pas cette « punition ». Je sens bien que l'ensemble d'événements qui m'ont menée ici est une grâce, et je l'accepte comme telle. Je la sens aujourd'hui plus que jamais, à cette paix intérieure qui me baigne toute, malgré la profondeur de ma peine. Je savais que l'épreuve d'une captivité chrétiennement acceptée est un puissant moyen de sanctification et une source de grâces, mais je n'aurais jamais imaginé qu'elle puisse donner une telle plénitude de joie surnaturelle. Aujourd'hui Noël, je puis dire que je suis « heureuse » comme je ne l'ai jamais été, je ne m'inquiète

de rien, je suis abandonnée comme un bébé aux mains de la Divine Providence, je me sens pardonnée, je suis presque au ciel et je voudrais que ces minutes durent toujours. Jamais je ne remercierai assez le Bon Dieu de cette grâce dont je sens tout le prix, la plus grande qu'Il pouvait me faire… » (Bernedac, *Le Camp des Femmes*)

Le livre de Job dans la Bible révèle l'exemple type de l'homme qui souffre au-delà du pensable car après avoir perdu tous ses biens, ce sont ses propres enfants qui lui sont enlevés. Puis, c'est la maladie qui le touche avec son cortège de douleurs. Et ceci, sans parler de sa souffrance morale que ses « amis » lui font endurer en l'accablant de reproches. Job refuse cette fausse culpabilité. Certes, il ne comprend pas tout du plan de Dieu mais il continue de proclamer son innocence.

Ce que je retiens de cette histoire et de bien d'autres :

- C'est que l'on peut souffrir et être innocent
- On peut même souffrir parce que l'on fait le bien (en voulant rester fidèle à ses convictions)
- Notre souffrance n'est pas inconnue de Dieu
- Il désire nous accompagner dans ces vallées ténébreuses et nous donner la grâce de supporter et même de connaître une paix surnaturelle.
- La puissance du mal est derrière la souffrance. Dieu la permet tout en y mettant des limites. On peut se demander pourquoi ces limites sont si lointaines. C'est un mystère mais pour tous ceux qui ont vécu l'abominable, leur réconfort était de savoir que leur vie était sous le contrôle du Tout-Puissant et que tous les « puissants » de ce monde ne peuvent rien si Dieu ne le leur permet. Ils sont, qu'ils le veuillent ou non, soumis à une autorité supérieure.

Un jour, la souffrance prendra fin : Job a été réhabilité, restauré et a fini ses jours dans le bonheur. Marie Durand a été libérée ; d'autres ont connu la liberté dans le Royaume des cieux.

PRIERE DE RECONNAISSANCE
de Catherine Gotte Avdjian

Seigneur, je veux te dire merci
Merci de tout mon être
Car tu es fidèle
Moi qui ne suis que poussière
Tu m'aimes
Ton affection me bouleverse
Je ne peux compter tes merveilles
Tu m'as donné des sœurs, des frères
Qui m'entourent de leurs prières
Je ne comprends pas trop ce qui se passe sur cette terre
Mais quoiqu'il arrive, je veux me blottir sous tes ailes
Elles sont chaudes, rassurantes, sécurisantes
Que serais-je sans toi ?
Je suis perdue sans toi
Tu sais tout ce dont j'ai besoin
Et chaque jour, tu pourvois
Ta bonté n'a pas de fin
Tu m'étonnes sans cesse
Quand je baisse la tête
Tu me couvres de tes caresses
Je suis si frêle
A la merci de tous les vents
Mais tu me protèges car je suis ton enfant
Je ne veux pas m'éloigner de ta maison
De ta présence, de ton affection
Mon père que j'aime
Merci de tout mon être

BIBLIOGRAPHIE

Bernadac, Christian, *Le camp des femmes* (Editions France-Empire : Paris, 1972)

Bernadac, Christian, *Le train de la mort* (Editions France-Empire : Paris, 1970)

Blanchard, Ken, McBride Margret, *L'Excuse Minute* (Michel Lafon : Neuilly sur Seine, 2003)

Claudel, *Les enfants sous la lune* (Editions Jeunesse Assistance)

Foster, Claude , *Paul Schneider. Seine Lebensgeschichte. Der Prediger von Buchenwald (*Holzgerlingen : Hänssler, 2001)

Gamonnet, Etienne, *Lettres de Marie Durand* (Presses du Languedoc : Montpellier, 1986)

Goupille, André, *Mon village sous la botte*

Goupille, André et Elisabeth, *De la résistance à la Haye Descartes au retour de déportation à Falkensee ou Souvenir de mon père entre le 18 juin 1940 et mai 1945*

Kiener, Robert, «Le pardon de Kim Phuc » (*Sélection*, novembre 1997)

Sanchez, Sandra Liliana, *Les oubliés de Bogota* (Michel Lafon : Neuilly sur Seine, 2003)

Semelin, Jacques «Procès Papon : jusqu'où obéir ? » (*Sélection*, novembre 1997)

Sherrill, John, *The Hiding Place* (Chosen Books, 1971)

Spitz Charles *Cellule 114* (Bourges, 1988)

Vaisman, Sima, *Parmi les cris, un chant s'élève* (Michel Lafon, Neuilly sur Seine, 2002)

Elisa ou la douloureuse solitude d'un bec de lièvre, document inédit

La Bible, version du Semeur (Editions Excelsis : Cléon d'Andran, 2000)

QUELQUES MOTS SUR CATHERINE GOTTE AVDJIAN (CATHY)



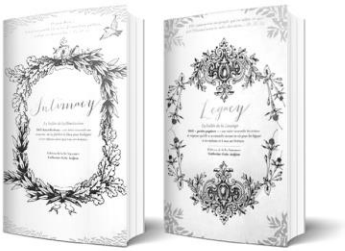
Cathy est mariée à Jean-François depuis 40 ans. Ils sont parents de six enfants. Cathy a une formation en théologie et collabore étroitement avec son mari dans le ministère pastoral et missionnaire. Elle a toujours aimé écrire : de la poésie, des scénarios de BD, des albums pour enfants mais surtout des méditations - *Intimacy La Vallée de la Bénédiction* ou encore *Legacy, la Vallée de la Louange*.
N'hésitez pas à visiter le site web dans lequel sont abritées « Les Editions de la Re-Naissance » : **www.cdlr.fr**

Cathy participe également à la Pensée du Jour de Top Chrétien. https://www.topchretien.com/auteurs/catherine-gotte-avdjian/

Extrait de lettre d'Elisabeth adressée à M. et Mme Gotte au sujet du livre « *La Vallée de la Bénédiction* »

Il me tardait de vous écrire mon enthousiasme pour le livre [La Vallée de la Bénédiction], que vous m'avez prêté. Il correspond tout à fait à ce que je souhaitais… sans trop savoir ! … C'est super, extraordinaire, une joie vraie. Elle brise tout à la fois mon ignorance, ma solitude (volontaire par honte et timidité). C'est super parce que maintenant je vais lire la vie de tous les jours dans la Bible : c'est du vécu … Avec ce livre, personne ne peut dire : « Je ne sais pas, je n'ose pas parler, interroger, j'ignore. »…Chaque matin, je suis impatiente de lire « la page du jour » de votre livre ; il m'apporte, la parole toute simple d'une amie, une page de vie de chaque jour qui conduit, nous « ramène » vers le Père ! Par l'exemple…

Vous avez aimé *Les petites histoires de Mamounette* **?**
Vous aimerez peut-être ses méditations quotidiennes !



Intimacy - La Vallée de la Bénédiction : Cathy ouvre la porte sur son jardin privé : son enfance, la découverte de son papa céleste, ses luttes contre le rejet, la pauvreté, la maladie, ses doutes, les joies et les douleurs du ministère, de la maternité et la fidélité de Dieu de sorte qu'elle peut témoigner qu'elle marche dans la vallée de la bénédiction.

Legacy - La Vallée de la Louange : 365 « petits papiers » : une mère rassemble les trésors de sagesse qu'elle a accumulés durant sa vie pour les léguer à ses enfants et à tous ses lecteurs : des paroles pleines d'enseignements, de poésie, d'humour, d'authenticité.

Et bien d'autres écrits publiés aux Editions de la Re-Naissance :



CDLR.FR/EDITIONS

« Que dire de ces deux belles Vallées ? Sinon qu'elles ont été pour moi une grande bénédiction...C'est l'histoire de gens ordinaires qui ont un Dieu extraordinaire... Chaque page démontre encore une fois ô combien notre Dieu est grand et bon. Ces livres sont remplis de témoignages réels et touchants avec lesquels le lecteur pourra s'identifier. J'ai ri, pleuré, médité... Des livres de méditations hors du commun qui ne manqueront pas de vous rapprocher de votre Créateur... Bon voyage dans ces deux vallées qui, je vous l'assure, vous changera à jamais... »
(de la part d'une lectrice)

LES ÉDITIONS DE LA RE-NAISSANCE